

Journée archéologique champenoise

Bulletin de la Société archéologique champenoise, tome 110 - 2017, n° 1

Résumés des communications



Châlons-en-Champagne 10 décembre 2016

**Auditorium Fernand Pelloutier
place de Verdun 9h - 17 h**

<http://www.culturecommunication.gouv.fr/Regions/Drac-Grand-Est>



**Fédération des
sociétés archéologiques
de Champagne-Ardenne**



Bulletin de la Société archéologique champenoise, tome 110 - 2017, n° 1

La Journée archéologique champenoise est co-organisée par
la Drac du Grand Est, Service régional de l'archéologie, site de Châlons-en-Champagne,
et la Fédération des sociétés archéologiques de Champagne-Ardenne*

Co-édition Drac du Grand Est, site de Châlons-en-Champagne, Service régional de l'archéologie,
Fédération des sociétés archéologiques de Champagne-Ardenne* et Société archéologique champenoise

Coordination, conception graphique, DAO et mise en page :
Valérie Schydrowsky, Drac Grand Est - Sra site de Châlons-en-Champagne

Imprimeur : Le réveil de la Marne, Epernay

Illustrations de couverture : L. Cosialls/Reims Métropole, S. Paris/Inrap et Y. Desfossés/Drac Grand Est

* La Fédération des sociétés archéologiques de Champagne-Ardenne regroupe les associations :

ArchéOlonna (Saint-Dizier, Haute-Marne)
Association ardennaise de recherches et d'études archéologiques (Rethel, Ardennes)
Association des Amis de l'Abbaye de Signy (Signy-l'Abbaye, Ardennes)
Centre ardennais de Recherche Archéologique (Charleville-Mézières, Ardennes)
Groupe d'études archéologiques de Champagne-Ardenne (Reims, Marne)
Société archéologique champenoise (Reims, Marne)
Société archéologique de l'Aube (Bergères, Aube)
Société archéologique du Sillon mosan (Charleville-Mézières, Ardennes)
Société des Sciences naturelles et d'archéologie de la Haute-Marne (Chaumont, Haute-Marne)
Société historique et archéologique de Langres (Langres, Haute-Marne)
Tempus Edax Rerum (Saint-André-Les-Vergers, Aube)

Journée archéologique champenoise

samedi 10 décembre 2016

8h30 Accueil des participants

du Clos Paul à Charleville-Mézières (Ardennes) : un atelier de métallurgie du laiton au cœur d'un habitat de la fin du III^e siècle.

9h00 Introduction

9h15 Nicolas Garmond et Denis Bouquin (Service archéologique de Reims Métropole) – Fouille de deux hypogées sur la nécropole néolithique de Chouilly « La Grifaine » (Marne).

11h15 Maxence Pieters (CARA) – Métallurgie en Ardenne ; bilan de deux années de prospection.

9h30 Hélène Froquet-Uzel, Séverine Braguier, Sylvie Coubray (Inrap CIF), Grégory Dandurand (Inrap GEN), Salomé Granai (GéoArchEon), Marie Grousset, Florie Spies (Inrap GEN) et Julia Wattèz (Inrap CIF) – Découverte d'une tranchée palissadée délimitant un habitat de hauteur en plaine, le site du Petit Chemin à Oiry (Marne).

11h30 Discussions puis Déjeuner libre

14h15 Stéphanie Desbrosse-Degobertière, Raphaël Durost (Inrap GEN) – De la villa gallo-romaine au hameau carolingien : les enseignements de l'archéologie de Saint-Dizier « Les Crassées » (Haute-Marne).

9h45 Hélène Froquet-Uzel (Inrap CIF), Alessio Bandelli, Julien Grisard, Marie Grousset, Isabelle Legoff (Inrap GEN), Stéphane Lenda (Inrap Bourgogne), Emilie Millet et Marion Saurel (Inrap GEN) – Vestiges d'une nécropole du premier âge du Fer à Saint-Parres-aux-Tertres (Aube).

14h30 Stéphanie Desbrosse-Degobertière, Gwenaëlle Cabille (Inrap GEN) – Les résultats préliminaires de la fouille d'Esclavolles-Lurey (Marne).

10h00 Sidonie Bündgen et Denis Bouquin (Service archéologique de Reims Métropole) – L'enclos funéraire laténien de Val-de-Vesle.

14h45 Yves Desfossés (Drac Grand Est, Sra) – Le Borrieswalde Lager, une ville éphémère en forêt d'Argonne.

10h15 Discussions et pause

15h00 Hervé Bocquillon, Marion Saurel (Inrap GEN) – Des prospections et sondages sur l'oppidum du Camp d'Attila à La Cheppe (Marne) de 2009 à 2016. Un premier bilan.

10h45 Anne-Charlotte Baudry, Isabelle Le Goff, Marion Saurel, avec la collaboration de Alessio Bandelli et Isabelle Richard (Inrap GEN) – Le site d'Isles-sur-Suippe (Marne) à la fin de l'âge du Fer, du puits à l'habitat.

15h15 Discussions et pause

15h45 Gautier Basset (Drac Grand Est, Sra) – Les sépultures collectives néolithiques de Champagne : état de la question.

11h00 Jérôme Marian (Cellule archéologique, Conseil départemental des Ardennes) et Vincent Le Quellec (Service archéologique, Conseil départemental de l'Aisne) – Le site

16h00 Jan Vanmoerkerke (Drac Grand Est, Sra) – Approche critique de la chronologie radiocarbone des inhumés en silo.

16h15 Discussions et clôture de la journée

Fouille de deux hypogées sur la nécropole néolithique de Chouilly « La Grifaine » (Marne)

Nicolas GARMOND (Service archéologique de Reims Métropole / UMR 8215) et Denis BOUQUIN (Service archéologique de Reims Métropole / UMR 6298-LABO)

En raison de travaux de réhabilitation du Château de Saran à Chouilly (Marne), le service archéologique de Reims métropole a réalisé, début 2016, une fouille préventive sur deux hypogées au sein de la nécropole de « La Grifaine ». Si les données sont en cours d'étude, l'importance des découvertes nous incite à réaliser une première présentation de la fouille, donnant un aperçu des découvertes réalisées cette année sur le site.

La nécropole de « La Grifaine »

La nécropole est implantée sur la partie haute du versant oriental de la butte de Saran, dans la vallée de la Marne. En l'état de nos connaissances, elle est constituée d'au moins huit hypogées, auxquels s'ajoutent un à deux autres probables, explorés anciennement, dont la localisation est inconnue. Les premières fouilles ont en effet été réalisées sur le site dès 1806.

Les monuments, taillés dans la craie géologique, sont pour la plupart constitués d'un long couloir d'accès menant à une petite antichambre, suivie de deux chambres funéraires de tailles similaires. S'il s'agit assurément de sépultures collectives, les fouilles anciennes n'autorisent qu'une approche limitée des pratiques funéraires. Le mobilier permet d'attribuer ces vestiges au Néolithique récent, bien qu'une fréquentation plus tardive ne soit pas exclue.

La fouille de 2016

La fouille réalisée en 2016 porte sur deux des monuments funéraires mis au jour lors du diagnostic archéologique réalisé par F. Langry François (Inrap ; Langry François, 2015). L'effondrement ancien de la couverture des deux monuments a permis la réalisation d'une fouille planimétrique, avec utilisation abondante de la photographie verticale, prélèvements et tamisage intégral des sédiments. Pour chaque démontage, les os (et le mobilier), y compris les plus petits, ont été prélevés individuellement, numérotés puis déterminés et latéralisés par l'archéo-anthropologue présent sur le terrain en permanence. Cette méthode de fouille n'a pu être appliquée exhaustivement que pour le monument F10, puisque le second monument, F11,

s'est avéré avoir fait l'objet d'un remaniement ancien dans son intégralité (ossements déplacés, mélangés et très fragmentés, traces de peinture sur des os, présence de tuiles et de céramiques glaçurées au sein de l'amas osseux...).

Premiers résultats

L'hypogée F10

Le monument F10 comprend un couloir d'accès en pente douce menant à une chatière qui débouche sur une chambre funéraire simple. Deux loges, comprenant des banquettes, sont aménagées dos à l'entrée.

Au sein du monument, les niveaux funéraires sont séquencés par plusieurs effondrements in situ de la voûte. La dalle-hublot était encore en place. La fouille du couloir a permis de mettre en évidence les gestes liés à la condamnation du monument funéraire : après la dernière inhumation et la fermeture de la dalle, le couloir a été intégralement remblayé par de gros blocs de meulière mêlés à un limon fin très compact.

L'hypogée F11

Le monument F11 est, à l'instar des autres monuments de la nécropole, un hypogée à chambre double, avec une antichambre et un couloir d'accès totalement arasé. Quatre petites banquettes sont aménagées dans les chambres funéraires. Celles-ci sont pour l'essentiel remplies par une US très argileuse brune comprenant un nombre conséquent d'ossements totalement déconnectés et fortement fragmentés, résultant du remaniement ancien du monument.

Premières données sur les pratiques funéraires

D'une manière générale, les os présentent un bon degré de conservation et la matière osseuse est en bon état.

Seul le monument F10, le mieux conservé, autorise une approche fine et détaillée des pratiques funéraires. L'excellente conservation du monument et des ossements ont permis d'identifier trois



Figure 1 — Hypogée F10, fouille des premiers niveaux d'inhumation (cliché L. Cosialls, Service archéologique de Reims Métropole).



Figure 2 — Hypogée F11 après fouille (cliché N. Garmond, Service archéologique de Reims Métropole).

niveaux d'inhumations pour au moins 35 individus en connexion (le nombre total des défunts restant à préciser). Ces inhumations sont séquencées selon le rythme d'effondrement de la voûte.

La position des individus en connexion tend à suggérer que ceux-ci sont préférentiellement installés sur le dos. Quelques individus reposent néanmoins sur le ventre ou sur le côté, notamment sur le dernier niveau d'utilisation de l'hypogée. Les manipulations des défunts (à l'état de cadavres ou de squelettes) sont relativement nombreuses, notamment sur le premier niveau.

La population inhumée est constituée de toutes les classes d'âges. Les adultes sont majoritaires, mais nous avons pu identifier plusieurs immatures (Infans II) et au moins deux décédés avant l'âge d'un an.

Concernant F11, malgré les perturbations liées à la fouille ancienne, l'étude ostéologique permet la mise en place d'un NMI et l'étude de la population inhumée (sexe, âge, état sanitaire, etc.), qu'il sera possible de mettre en parallèle avec celle du monument F10.

Le mobilier funéraire

Le mobilier a été retrouvé exclusivement dans les chambres funéraires, mêlé aux ossements humains. On trouve, par ordre de présence, de l'industrie lithique (plus de 200 objets), des éléments de parure en divers matériaux (une cinquantaine d'objets), de l'industrie

osseuse ainsi que quelques blocs de colorants. Est à souligner l'absence totale de céramique. Le mobilier, dans son ensemble, renvoie au Néolithique récent, mais aussi au Néolithique final.

Perspectives

Les données sur les pratiques funéraires sont nombreuses et devraient permettre d'approfondir notre compréhension du fonctionnement des hypogées de la Marne. L'apport des méthodologies actuelles et des nouvelles méthodes d'analyse sera également important pour renouveler nos connaissances sur le Néolithique récent marnais. Les données recueillies lors de cette fouille forment un nouveau socle nécessaire à nos connaissances sur les hypogées de la Marne, encore trop largement abordés par le biais des fouilles anciennes.

Bibliographie

FAVRET P.-M., 1923 – Grottes sépulcrales néolithiques à Saran (Marne). *Revue Anthropologique*, t.XXXIII, n° 5-6, p.198-216.

LANGRY-FRANCOIS F., 2015 – *Chouilly (Marne), La Grifaine – Tranche 1. Les hypogées retrouvés de Chouilly*. Rapport de diagnostic archéologique, Inrap GEN, Sra Grand Est, Châlons-en-Champagne.

Découverte d'une tranchée palissadée délimitant un habitat de hauteur en plaine, le site du « Petit Chemin à Oiry » (Marne)

Hélène FROQUET-UZEL (Inrap CIF), Séverine BRAGUIER (Inrap CIF), Sylvie COUBRAY (Inrap CIF), Grégory DANDURAND (Inrap GEN), Salomé GRANAI (GéoArchEon), Marie GROUSSET (Inrap, GEN), Florie SPIES (Inrap GEN) et Julia WATTEZ (Inrap CIF)

L'opération archéologique, portant sur une superficie de 7 200 m², a permis de dégager et de fouiller, dans le détail, une portion de fossé linéaire pourvu de plusieurs interruptions et bordé, au sud, par une série de fosses en chapelet dont la concomitance suggère un synchronisme certain. Les quelques éléments céramiques recueillis permettent, pour l'heure, de rattacher ce système de délimitation d'un habitat au Bronze final (courant X^e s. av. J.-C.). Des datations OSL, actuellement en cours, doivent venir confirmer les faits avancés.

Le site se situe sur une petite colline molle qui correspond à une très ancienne terrasse alluviale de la Marne. Cette colline domine de 15 m au nord la vallée de la Marne et au sud de 5 m environ la plaine crayeuse. L'emprise du site est implantée judicieusement sur un promontoire, certes peu différencié, dont l'altitude moyenne oscille entre 81 et 83 m NGF.

Le fossé, plus ou moins linéaire, est orienté selon un axe globalement sud-est/nord-ouest. Il traverse de part en part l'emprise ouverte sur plus de 180 m (fig. 1). Il s'agit d'une tranchée palissadée étroite dont la largeur à l'ouverture oscille entre 0,35 m et 0,40 m pour des profondeurs conservées entre 0,10 m et 0,35 m. Elle offre des modalités de construction particulières qui permettent de la distinguer des fossés de délimitation des sites d'habitat attribuables au premier âge du Fer. Elle se caractérise notamment par une succession de petits tronçons jointifs creusés dans le substrat calcaire et qui n'excèdent pas 3,50 m de longueur. Ces tronçons présentent systématiquement une extrémité arrondie et des parois parfaitement rectilignes. Plusieurs espaces de circulation ont été mis en évidence. Ils sont matérialisés par de petites interruptions entre deux tronçons, dont la largeur ne dépasse pas un mètre. Bien que peu ostentatoire, une entrée plus imposante a également été dégagée au centre de l'emprise. L'espace de circulation mesure 2,20 m de longueur. Les extrémités des deux tronçons de fossés sont renforcées

par des petits aménagements perpendiculaires, des trous poteaux et/ou petites fosses oblongues, très arasés toutefois, et un système de fosses ovalaires dont il ne subsiste qu'une semelle de creusement (fig. 1).

Cette tranchée palissadée est bordée au sud par une série de fosses en chapelet, ces fosses pouvant en l'état être considérées comme un second axe de délimitation. Bien que de longueurs variables, ces fosses, malheureusement pas ou peu anthropisées, présentent quelques similarités. Il s'agit de fosses rectangulaires à angles arrondis ou simplement ovalaires, lorsqu'elles sont plus érodées, conservées sur de faibles profondeurs. Elles reprennent globalement le même schéma d'interruption que la tranchée palissadée, attestant ainsi d'une même phase de construction. Leur fonction précise demeure toutefois énigmatique.

À signaler également d'autres périodes chronologiques reconnues sur l'emprise ouverte (fig. 1). Cinq fosses profondes, caractérisées par deux fosses à tétou, et trois fosses à profil en V-Y viennent ainsi enrichir un corpus déjà très fourni dans le secteur. Elles documentent le Mésolithique moyen et le Néolithique ancien (fig. 2a : culture VSG).

La fonction funéraire est également attestée sur le site par la présence d'un enclos funéraire de 19 m de diamètre (fig. 1). Il s'agit d'un simple enclos circulaire, à fossé interrompu, qui comprend une ou deux entrées. Aucune sépulture et/ou traces permettant d'identifier l'emplacement d'une tombe arasée n'ont été détectées. Il n'est donc pas possible de savoir à quelle époque a été fondé ce monument, ni d'orienter la réflexion sur la pratique d'un rite en particulier. En revanche, la découverte de fragments d'un pot globuleux (Fig. 2b), dans le comblement du fossé, permet de situer la phase d'abandon, c'est-à-dire au début du premier âge du Fer (courant VIII^e s. av. J.-C.).

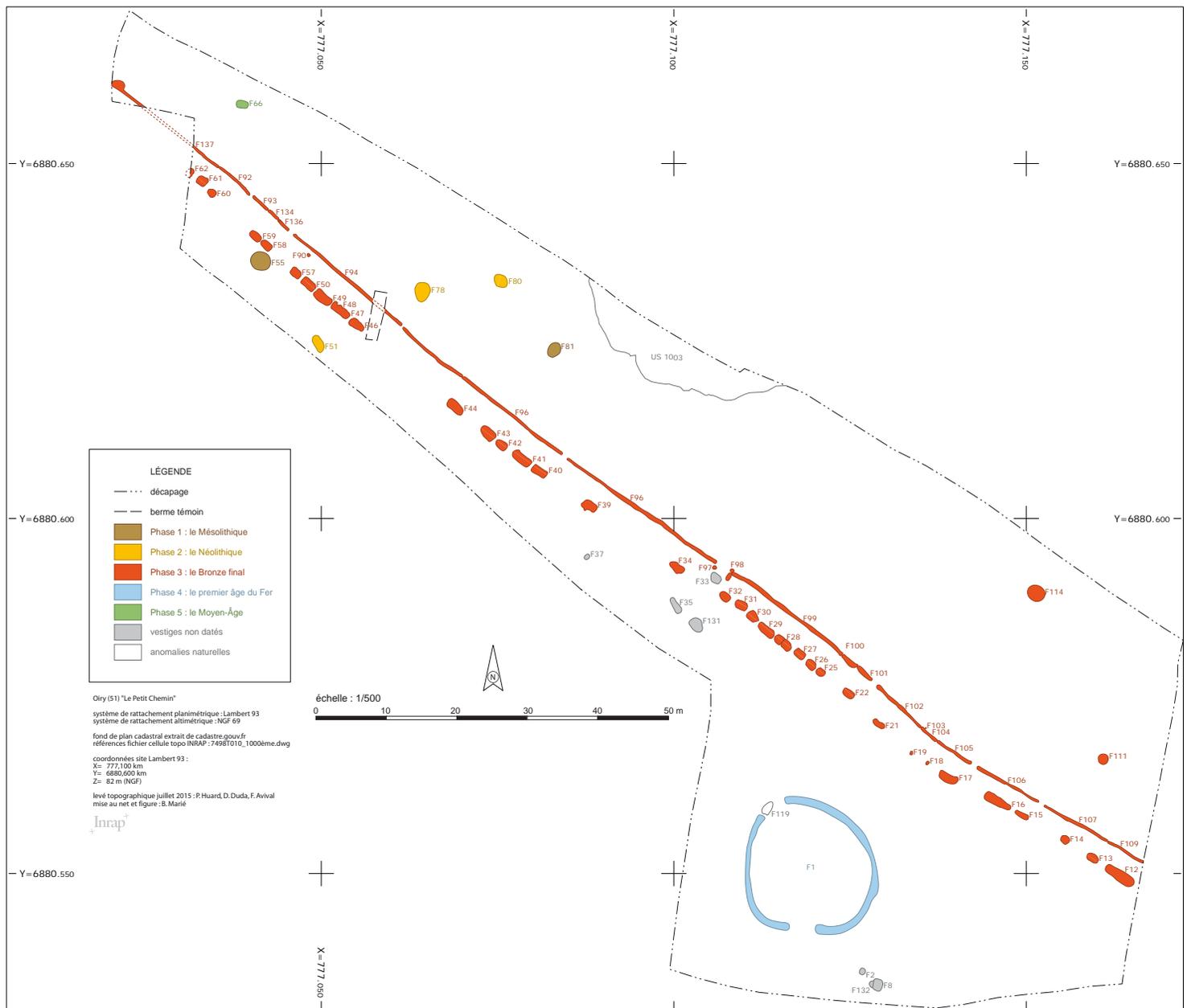


Figure 1 — Plan général des vestiges mis au jour sur le site du « Petit Chemin » à Oiry, Marne (DAO B. Marie, Inrap).



Figure 2 — 2a : restes d'un vase du néolithique ancien issu de la structure F80 (VSG) ; 2b, restes d'un pot globuleux attribuable au début du premier âge du Fer, recueilli dans le comblement de l'enclos (Ha C ; clichés H. Froquet-Uzel, Inrap).

Vestiges d'une nécropole du premier âge du Fer à Saint-Parres-aux-Tertres (Aube)

Hélène FROQUET-UZEL (Inrap CIF), Alessio BANDELLI (Inrap GEN), Julien GRISARD (Inrap GEN), Marie GROUSSET (Inrap, GEN), Isabelle LE GOFF (Inrap GEN), Stéphane LENDA (Inrap Bourgogne), Emilie MILLET (Inrap, GEN) et Marion SAUREL (Inrap GEN)

Au sein d'une zone réservée d'environ 2,5 ha, l'opération archéologique a permis de mettre au jour un petit ensemble funéraire homogène attribuable au premier âge du Fer. Les cinq monuments identifiés sont installés judicieusement sur un petit versant orienté vers la vallée, soit en direction de la

Champagne humide propice à l'agriculture. Cette nécropole se compose de 4 enclos circulaires à fossé interrompu, dont les dimensions oscillent entre 13 m et 21 m et d'un enclos quadrangulaire de 25 m de côté (fig. 1).



Figure 1 — Plan général des vestiges mis au jour sur le site du « Petit Chemin » à Oiry, Marne (DAO B. Marie, Inrap).

D'emblée on peut noter une structuration raisonnée de l'espace funéraire. En effet, les monuments sont strictement alignés les uns par rapport aux autres selon un axe nord-sud. En outre, ils possèdent tous une entrée localisée au sud. En revanche, aucun enclos ou portion d'enclos n'a été détecté en dehors de cet axe.

On déplorera toutefois l'absence de sépulture centrale au sein des monuments, à l'exception de la tombe à inhumation F38, passablement arasée, mise au jour dans l'enclos quadrangulaire (enclos 5). Le défunt, un homme adulte, est inhumé en décubitus dorsal, les bras le long du corps et la tête orientée au nord-ouest. Sa panoplie comprend un poignard en fer déposé sur le côté gauche, entre le thorax et le bras, un bracelet en fer porté au poignet gauche et un vase d'accompagnement, malheureusement disloqué et incomplet, reposant quant à lui à droite et à proximité des pieds (fig. 2).

Deux sépultures à incinération découvertes aux abords des enclos 1 et 3, respectivement F61 et F33 (fig. 3), complètent la documentation. Bien qu'arasées, ces sépultures discrètes fournissent quelques informations pour suivre, dans les grandes lignes, l'évolution des comportements funéraires durant la période chronologique considérée.

Il convient aussi de mentionner qu'une attention particulière a été portée sur l'enclos quadrangulaire (enclos 5), qui par ses dimensions caractérise l'implantation d'un monument dédié à un personnage important. Il sera notamment question, lors de la communication, de discuter des nombreux artefacts retrouvés dans le comblement du fossé, dont la présence suggère peut-être une ou plusieurs activités anthropiques particulières (commémoration, condamnation du monument).



Figure 2 — Organisation du dépôt funéraire de la sépulture à inhumation F38, enclos 5 (cliché E. Millet, Inrap).



Figure 3 — Forme et nature du dépôt funéraire de la tombe à incinération F33 localisée à proximité de l'enclos 3 (cliché I. Legoff, Inrap).

L'enclos funéraire laténien de Val-de-Vesle « Les Ormissets » (Marne)

Sidonie BÜNDGEN et Denis BOUQUIN (Service archéologique de Reims Métropole)

L'agrandissement d'un lotissement au lieu-dit « Les Ormissets » à Val-de-Vesle, commune située à mi-chemin entre Reims et Châlons-en-Champagne, a donné lieu à un diagnostic archéologique réalisé par Z. Hugon (Inrap ; Hugon, 2007) et à une fouille préventive menée par le service archéologique de Reims Métropole en 2015. Celle-ci concerne une petite superficie de 2 600 m². Bien que la commune soit implantée le long du cours de la rivière Vesle, sur le versant nord de la vallée, le substrat géologique au niveau du site est une craie blanche du Campinien inférieur.

Nonobstant une tranchée de la Guerre de 14-18 et quelques perturbations contemporaines, tous les vestiges observés sur le site appartiennent à la période laténienne, plus précisément à La Tène D, soit entre 180 et 20 avant notre ère, et plus probablement entre La Tène D1b et La Tène D2a, entre 120 et 50 avant notre ère (fig. 1).

Il s'agit essentiellement d'un enclos funéraire fossoyé (St.1) à l'intérieur duquel se trouve une sépulture à crémation (F2) associée à un édicule octogonal sur poteaux (St.4). Une seconde structure à caractère funéraire (St.5) se trouve au centre de l'enclos. Elle est composée de deux fosses, de deux trous de poteau et de deux petits dépôts de céramique. En dehors de l'enclos, positionné à moins de 4 m au nord-ouest de ce dernier se trouve un second édicule (St.2) protégeant une seconde (ou troisième) crémation (F26). Enfin, une vaste fosse polylobée de 187 m² (St.3) est implantée à quelques mètres seulement au nord des structures funéraires. Elle est associée à un puisard quadrangulaire (F35) de 2 m de profondeur, qui n'atteint pas la nappe phréatique.

Description des structures

Les sépultures secondaires à crémation mises au jour se répartissent à l'intérieur et à l'extérieur de l'enclos. La première (F2) se caractérise par une fosse rectangulaire creusée directement dans le substrat et surmonté d'un édicule. Malgré les nombreux trous de poteau à la périphérie de la fosse, il n'est pas possible de restituer la forme initiale de l'édicule. L'amas osseux est situé dans la partie nord-est de la fosse. Composé de 215,2 g répartis en 184,2 g d'os humains et 31 g de faune, l'amas appartient à au

moins un individu de taille adulte. Il ne présente pas d'agencement particulier permettant d'envisager la restitution d'un contenant en matériau périssable. Il est associé à neuf céramiques au moins qui sont préférentiellement installées dans la moitié nord de la sépulture (fig. 2). Deux écuelles sont néanmoins installées dans l'angle sud-est et de nombreux fragments d'amphore se répartissent sur une large bande orientée nord-ouest/sud-est et au-dessus de l'amas osseux. Le mobilier métallique, constitué d'une monnaie et de différents fragments d'objets crématisés, repose principalement dans l'angle nord-est de la fosse.

La seconde sépulture (F26) est localisée au nord-ouest de l'enclos. Elle se caractérise par un édicule sur quatre poteaux qui ceint un dépôt de trois vases en céramique et d'ossements humains. Le dépôt, installé juste sous le niveau de colluvion, n'impacte pas le substrat géologique et a subi un arasement lié à des labours récents. Ceci explique d'une part, la forte fragmentation des vases en céramique mais aussi probablement la faible quantité d'ossements mis au jour (9,4 g). Ces derniers appartiennent à un individu de taille adulte.

La possible troisième sépulture est localisée dans l'enclos, plus ou moins en son centre. Elle se compose de deux fosses accolées dont la plus profonde (F22) a une forme ovale régulière et un creusement régulier profond de quelques 0,25 m. Au nord et au sud de ces creusements deux trous de poteau ont été identifiés tandis qu'à l'est et à l'ouest deux petites fosses (F4 et F6) contenaient chacune un dépôt de céramique (fig. 2). Le comblement de la fosse F22 ne contenait que deux fragments de céramique et pas d'os brûlés. Toutefois, la position et la forme de cette structure, notamment en raison des dépôts de céramique, permettent d'interpréter cet ensemble comme une troisième structure liée à la crémation et dont la fonction exacte ne peut être déterminée.

Le fossé d'enclos St.5 est rectangulaire, ses branches est et ouest mesurent 17 m tandis que celles du nord et du sud mesurent 12,50 m. Son axe longitudinal est orienté à 150° N-N-O. Il est peu profond (entre 0,50 et 0,60 m) et sa largeur est en moyenne de 1,50 m. Il possède la particularité d'être palissadé. En effet, son profil dessine un V dont le fond est formé par une rigole large d'une trentaine de centimètres et profonde

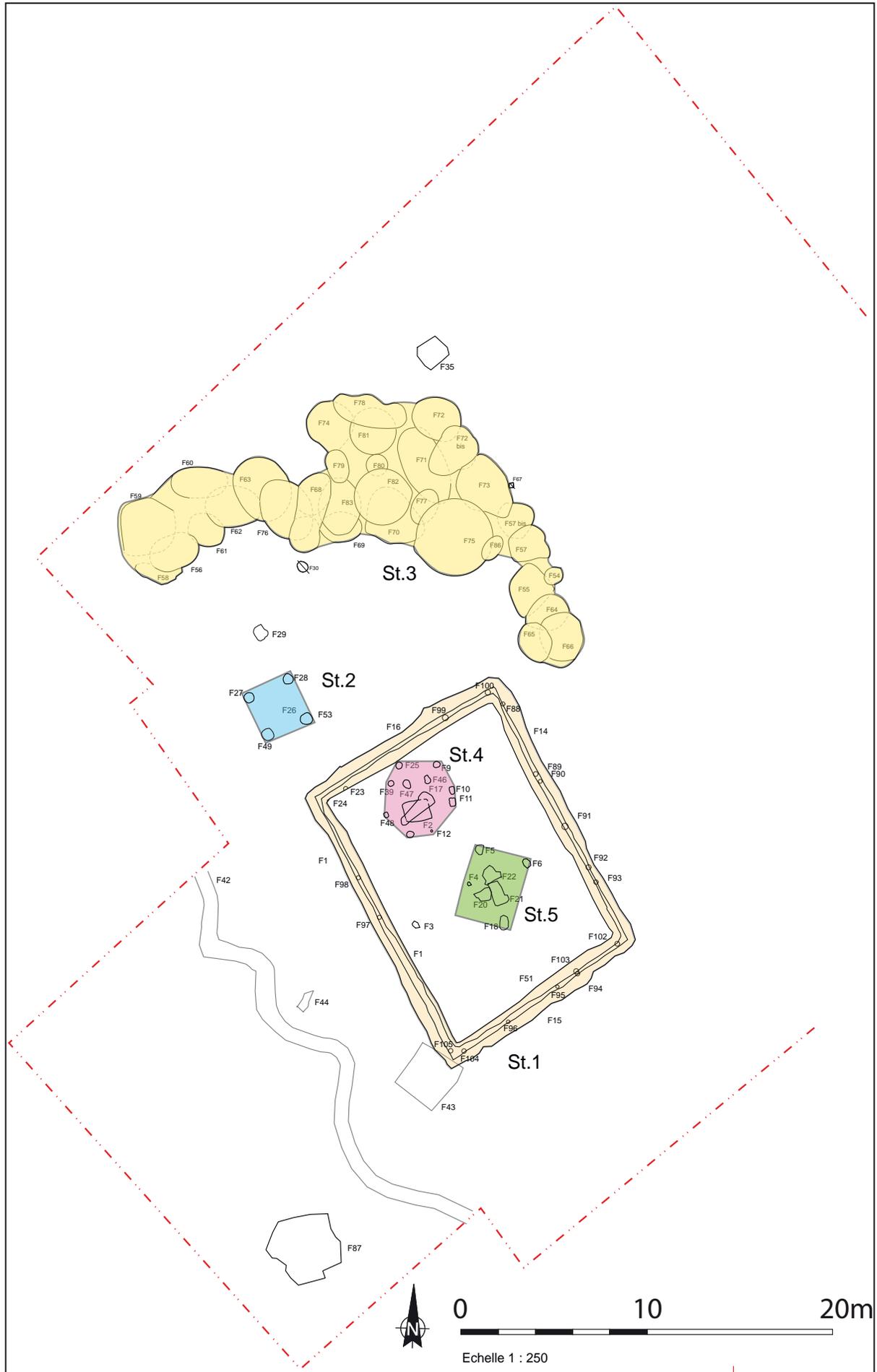


Figure 1 — plan général phasé. Echelle 1 : 250, (DAO Sidonie Bündgen, Service archéologique de Reims Métropole).

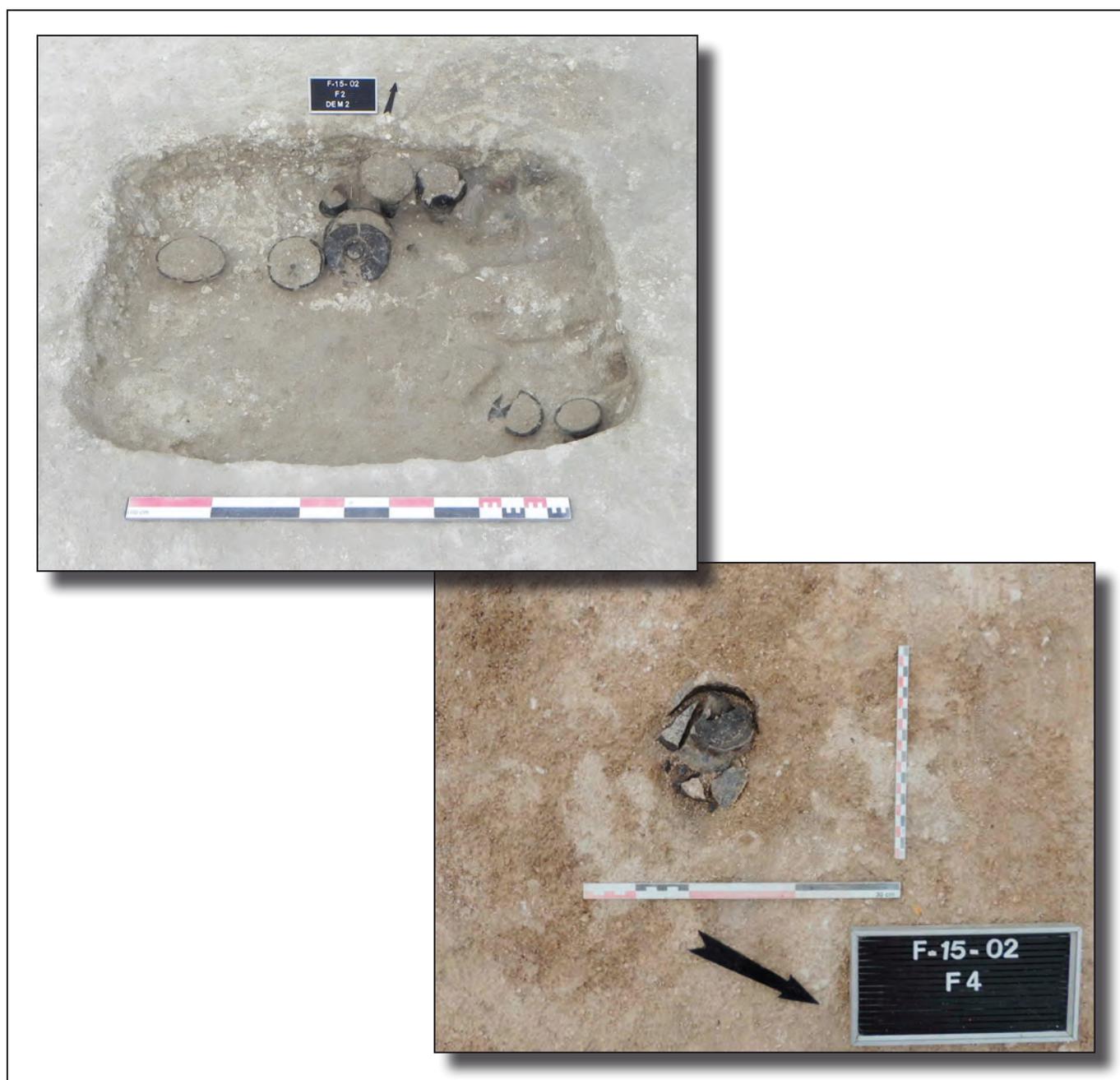


Figure 2 — haut : dépôt de céramiques dans la tombe à crémation F2 ; bas : dépôt de céramique F4 (clichés Service archéologique de Reims Métropole).

d'une vingtaine de centimètres au maximum. Elle est comblée par de la craie damée dans laquelle 16 trous de poteau ont été identifiés. Ils sont creusés à intervalles plus ou moins réguliers et ne perforent que très légèrement le terrain encaissant.

La fosse polylobée prend la forme d'un croissant dont l'extrémité S-S-E se trouve à 2 m à l'est de l'angle formé par les branches F14 et F16 du fossé d'enclos tandis que son extrémité S-O se trouve à moins de 8 m de l'édicule de la St.2. Elle se présente en plan comme une vaste anomalie aux bords irréguliers. La longueur de ses deux branches est plus ou moins égale puisqu'elle est de respectivement 17,96 m et

16,60 m. Lors du décapage, les limites de nombreux lobes se découpent sur les bords de la structure mais leur forme n'est toutefois pas visible en totalité car toute la fosse est comblée à son sommet par un limon brun clair (US50) qui scelle l'ensemble et ne permet pas d'individualiser les différents creusements les uns des autres. Toutefois, en combinant relevé topographique en plan, mesure des anomalies lorsque leur forme devenait visible et lecture des nombreuses coupes pratiquées dans la structure, il a été possible d'individualiser 32 creusements qui sont tous scellés par l'US50 et dont le sommet a été systématiquement érodé lors de la mise en place de cette dernière.

Comparaisons

Les monuments funéraires dits isolés de La Tène finale se rencontrent assez fréquemment en Champagne-Ardenne, essentiellement dans la partie septentrionale de la Champagne crayeuse. À l'occasion d'un inventaire dressé en 2009 (Le Goff *et al.* 2010) ils sont 6 à être répertoriés pour La Tène D, auxquels il faut ajouter quatre exemplaires (dont celui de Val-de-Vesle) fouillés récemment (fig. 3). Les ensembles manifestement plus récents de Recy et

de Sommesous n'ont pas été pris en compte ici. Dans six cas, la présence d'un édicule est avérée, seuls les enclos fossoyés de Bussy-le-Château « Le Bout des Forces », Cormontreuil « Le Montépillois » et Ormes « Les Sintimiers » n'ont pas livré d'aménagement de ce type tandis que sur le site de Neuflize « Le Clos », on trouve un édicule seul, sans fossé. Les sépultures sont systématiquement avérées sauf sur le site de Cormontreuil où deux fosses rectangulaires occupent le centre de l'enclos mais n'ont pas livré de mobilier probablement en raison d'un pillage.

Commune	Lieu-dit	Bibliographie	Datation	Enclos	Edicule	Sépulture
La Veuve	Le Champ Pertaille	Le Goff, Achard-Corompt 2009	LTD1/LTD2	oui	oui	oui
Bussy-le-Château	Le Bout des Forces	Moreau 2009	aug ?	oui	non	oui
Aubérive	Les Grandes Fosses	Ardhuin 2007	LTD1	oui	oui	oui
Bezannes	Les Marsilliers	Verbrugghe, Friboulet 1996	LTD1	oui	oui	oui
Bétheniville	Mont de Merlan	Achard-Corompt, al. 2008	LTD1/LTD2	oui	oui	oui
Neuflize	Le Clos	Achard-Corompt 2002, 2003	LTC2/LTD1	non	oui	oui
Bezannes	Le Haut Torchant	Bontrond, al. 2012	LTD1	oui	oui	oui
Cormontreuil	Le Montépillois	Bündgen, Mouze, al. 2012	LTD	oui	non	? Fosses centrales vides
Ormes	Les Sintimiers	Félix-Sanchez 2010	LTD1b	oui	non	oui
Val-de-Vesle	Les ormissets	Bündgen, Bouquin 2016	LTD1b/LTD2a	oui	oui	oui

Figure 3 — Tableau récapitulatif des sites à enclos funéraire « isolé » en Champagne septentrionale (Sidonie Bündgen et Denis Bouquin).

Ces ensembles funéraires sont considérés comme isolés dans le sens où ils ne sont pas accompagnés de vestiges contemporains, bien que des occupations antérieures ou postérieures soient attestées dans la plupart des cas, certaines liées à de l'habitat, les autres à une occupation funéraire. Seul le site, plus probablement augustéen que laténien, de Bussy-le-Château semble être en lien avec un habitat contemporain. Il en va de même pour le site de Val-de-Vesle où la présence de la fosse polylobée datée de La Tène C/D peut être contemporaine de l'ensemble funéraire sans qu'il soit possible de déterminer si les deux étaient en relation ou si leur position spatialement très proche n'est que fortuite.

Bibliographie

ACHARD-COROMPT N., BONNABEL L., FRIBOULET M., MATTERNE V., PARESY C., 2003. — *Neuflize « le Clos » (08)*. Rapport final d'opération. Inrap, Sra Grand Est Châlons-en-Champagne.

ACHARD-COROMPT N., LE GOFF I., *et coll.* AUXIETTE G., FRIBOULET M., LAPERLE G., 2008 — *Bétheniville (Marne) « Mont de Merlan »*. Rapport de fouille 2003.

Metz, Inrap, Sra Grand Est, Châlons-en-Champagne.
ARDHUIN M. 2007 — *Aubérive – Marne « Les Grandes Fosses »*. Rapport de fouille. GEACA, Sra Grand Est, Châlons-en-Champagne.

BONTROND R., BOUQUIN D., 2012 — *Bezannes « Le Haut Torchant » (Z.A.C. de Bezannes, tranche 2, secteur 4), Marne, Champagne-Ardenne*. Rapport final d'opération de fouille archéologique. Reims, Service archéologique de Reims Métropole, Sra Grand Est Châlons-en-Champagne.

BÜNDGEN S., BOUQUIN D., 2016 — *Val-de-Vesle « Les Ormissets », Marne, Champagne-Ardenne*. Rapport final d'opération de fouille archéologique. Reims, Service archéologique de Reims Métropole, Sra Grand Est, Châlons-en-Champagne.

BÜNDGEN S., MOUZE S., 2012 — *Cormontreuil « Les Montépillois » et « Les Grands Godets », Marne, Champagne-Ardenne*. Rapport final d'opération de fouille archéologique. Reims, Service archéologique de Reims Métropole, Sra Grand Est, Châlons-en-Champagne. 2 vol.

FELIX-SANCHEZ M., *et coll.* VISSAC C., CHEVALIER C., DUPÉRE B., 2010 — *Ormes (Marne) « les Sintimiers » : Contournement sud de Reims - site 13*. Rapport de fouilles, Archéosphère, Bordeaux, Sra Grand Est, Châlons-en-Champagne.

HUGON Z., AVIVAL F., SAUREL M., 2007 — *Val de Vesle (Marne) « les Ormissets »*. *Rapport de diagnostic archéologique*. Metz, Inrap, Sra Grand Est, Châlons-en-Champagne.

LE GOFF I., ACHARD-COROMPT N., DESBROSSE V., FRIBOULET M., GARENAUX V., MOREAU C., PARESIS C., SAUREL M., VAUQUELIN E., VERBRUGGHE G., 2010 — Pratiques funéraires en Champagne-Ardenne à La Tène finale. *In* BARRAL P., DEDET B., DELRIEU F., GIRAUD P., LE GOFF I., MARION S., VILLARD-LE-TIEC A. dir — *Gestes funéraires en Gaule au Second âge du Fer. Actes du XXXIII^{ème} Colloque international de l'AFEAF* ; Caen, 20-24 mai 2009. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.

LEGOFFI., ACHARD-COROMPTN., avec la collaboration de AUXIETTE G., BIGOT J.-J., CULOT S., DUDA D., PILLIOT C., SAUREL M., MOREAU C., 2009. — *La Veuve (51) « Le*

Champ Pertaille » / Rapport de fouille préventive du 1^{er} au 15 mars 2004. Reims, Inrap, Sra Grand Est Châlons-en-Champagne.

MOREAU C., 2009 — Les occupations protohistoriques et antiques du site de Bussy-le-Château « Bout des Forces » (Marne). *In* VANMOERKERKE J. éd. — *Le Bassin de la Vesle du Bronze final au Moyen Âge à travers les fouilles du T.G.V. est. Bulletin de la Société archéologique champenoise*, tome 102, 2009, n°2, pp. 193- 231.

VERBRUGGHE G., FRIBOULET M., et coll. HENON B., LAMBOTB., LEGOFFI., LEPETZS., MUNAUTA.-V., 1997 — *Bezannes « Les Marsillers » (Marne), un habitat rural de l'âge du Bronze (Bronze final III) et des incinérations de l'âge du fer (La Tène finale)*. Document final de synthèse de sauvetage urgent 15 août 15 octobre 1993.: AFAN, Sra Grand Est. Châlons-en-Champagne.



Figure 4 — Vue aérienne des structures funéraires après la fouille (cliché service archéologique de Reims Métropole).

Le site d'Isles-sur-Suippe (Marne) à la fin de l'âge du Fer : du puits à l'habitat

A.-C. BAUDRY, I. Le GOFF, M. SAUREL, avec la collaboration de A. BANDELLI et I. RICHARD, (Inrap - GEN)

Le site d'Isles-sur-Suippe se localise dans le département de la Marne à 16 km au nord-est de Reims. Fouillé en 2014 par A.-C. Baudry (Inrap), ce chantier de 4,8 ha se compose de quatre secteurs couvrant les périodes chronologiques de la fin du second âge du Fer, de l'Antiquité et de la Première Guerre mondiale.

Cette présentation se focalise sur l'occupation protohistorique du secteur 1 constituée d'un habitat enclos de transition entre La Tène finale et le début de l'Antiquité. La question chronologique est primordiale dans le cas d'Isles-sur-Suippe. En effet, une cinquantaine d'Unités Architecturales (bâtiments sur poteaux, palissades) associées à des puits, s'organisent au sein d'un enclos de plus de 1,8 ha de surface. Les premiers éléments de datation obtenus par l'étude céramique et par l'analyse radiocarbone, mettent en évidence une période d'occupation assez courte d'environ 150 ans, sans hiatus chronologique apparent.

En se fondant sur les premiers résultats de l'étude (rapport en cours), la présentation abordera la question de la chronologie, en posant quelques bases de réflexion sur la nature et la fonction possible du site à partir de certaines spécificités de la céramique. À partir de ces éléments chronologiques et fonctionnels, la communication propose un focus sur un élément particulier : un puits « funéraire ? » situé en marge de l'habitat.

La céramique, entre données chronoculturelles et particularités fonctionnelles

Le corpus céramique pour la fin de l'âge du Fer a permis de préciser l'évolution de l'organisation du site enclos à partir du mobilier provenant des fossés.

Une étape précoce, vers le nord, paraît matérialisée par un petit fossé (fait 6751) dont la céramique évoque La Tène C2-D1a, soit les environs du milieu ou du troisième quart du II^e s. avant notre ère. Elle pourrait avoir précédé le développement d'un habitat enclos imposant dont le fonctionnement couvrira en particulier La Tène D1a à La Tène D2a, du milieu du II^e s. au milieu du I^{er} s. environ.

À cette date, les principaux fossés semblent être comblés même si l'occupation trouvera un prolongement dans le début de l'époque romaine.

La vaisselle s'inscrit pleinement dans les faciès du cœur du pays rème et trouve notamment des parallèles dans le secteur de Reims dont l'agglomération connaît alors un premier développement. La forte présence des fragments de jarres (*dolia* de technique spécialisée inclus) est le fait le plus marquant. Parmi les vingt-et-un *dolia* distingués, au moins huit individus présentent des lacunes intérieures plus ou moins étendues et les fragments des autres grands contenants comptent trois individus présentant des altérations intérieures.

Le cumul des deux informations — présence forte des grands contenants et proportion élevée de récipients attaqués par un contenu et/ou un mode d'usage — suggère un lien avec une orientation fonctionnelle particulière du site qui se serait développée dès la phase précoce de l'occupation. L'activité pourrait avoir un lien avec l'accès à l'eau si l'on en juge entre autres par la présence sensible de fragments de jarres dans les puits.

Dans l'état actuel des connaissances, l'activité ou les activités spécifiques pourraient concerner entre autres des boissons fermentées, mais d'autres pistes restent à explorer.

La composition du corpus paraît être davantage en accord avec un espace de production plutôt que celui d'une consommation collective, du fait de la faible représentation d'une vaisselle plutôt fine.

Toutefois le corpus est limité et, pour affiner l'interprétation, il sera nécessaire de considérer le lien avec les restes d'amphores et avec les autres types de mobilier, et de réintégrer ces réflexions dans une perspective plus large : celle de l'évolution de la forme, de la nature et de la fonction du site à la fin de l'âge du Fer.

Dépôt d'un corps humain et de carcasses de bovins dans un puits

Entre 200 et 50 av J.-C. - le lot céramique, peu abondant toutefois, s'inscrirait plutôt dans la seconde moitié du II^e s. — un des puits est implanté un peu avant ou en marge de l'habitat, à environ 50 m à l'est du fossé d'enclos. Le puits 6950, de section circulaire

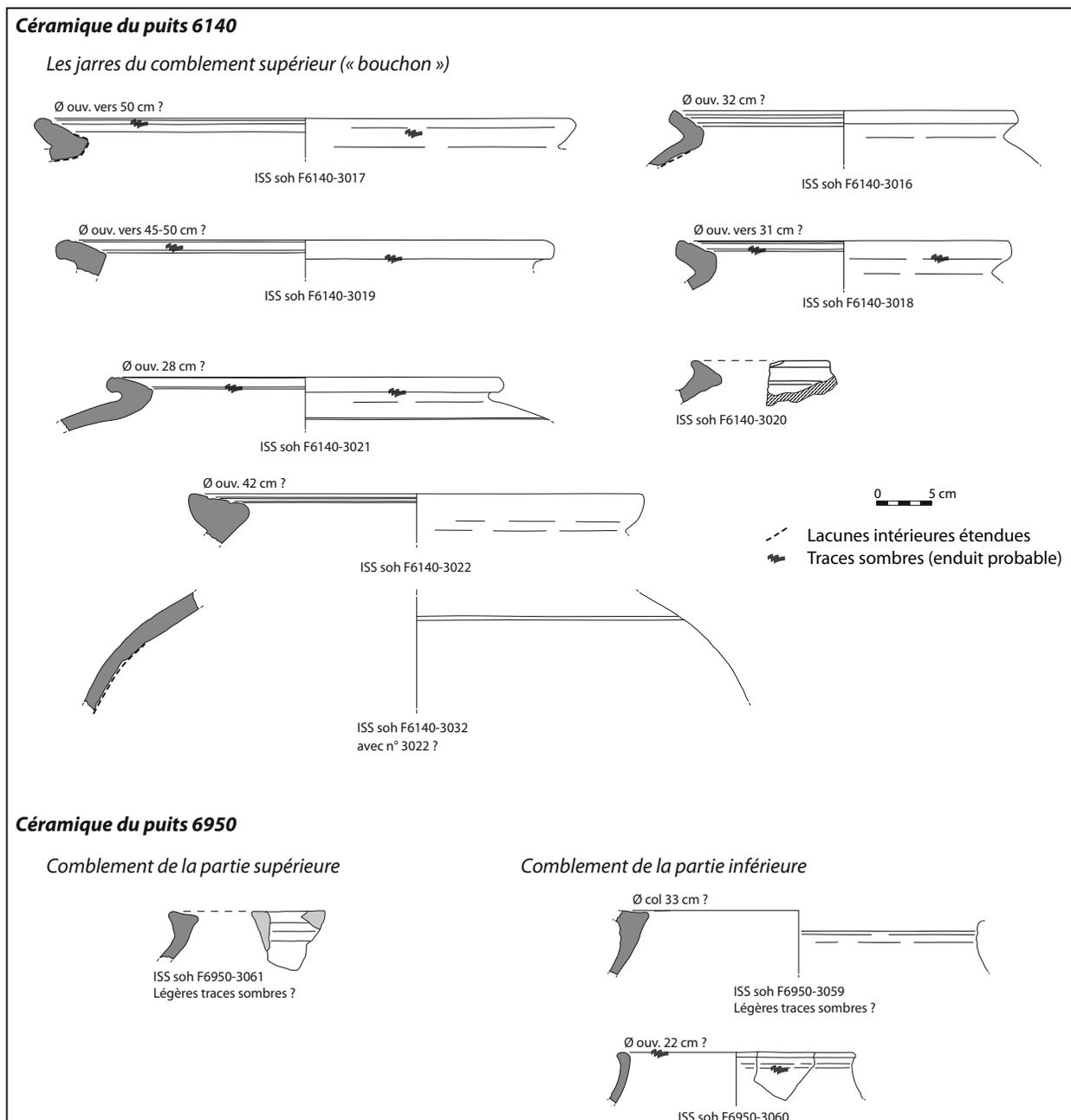


Figure 1 — Exemples de céramiques du site d'Isles-sur-Suiippe : les jarres du puits 6140 et la céramique du puits 6950 (dessins et DAO M. Saurel, Inrap).

et étroite, entaille un substrat de craie compact sur au moins 6 m de profondeur. Dans sa partie centrale, y figure une zone de dépôt associant des animaux et le corps d'un jeune homme. Aucun mobilier pérenne n'est trouvé à ses côtés.

Un second dépôt se trouve au fond du puits et est constitué, cette fois, d'une meule isolée.

Les dépôts de corps et de carcasses forment un ensemble complexe, dont on restitue plusieurs séquences de mise en place.

D'abord, les portions de six carcasses de bœufs et des ossements d'un cheval, tous adultes, arrivent en premier dans le puits, dans sa phase détritique (il n'est plus en usage alors). L'ensemble forme un amas de 60 cm d'épaisseur aujourd'hui et sans doute plus,

avant tassement. L'introduction du mort survient alors que l'important amas de carcasses n'est que partiellement recouvert de sable et de quelques pierres plates. Ensuite, le colmatage du conduit s'effectue par un apport limité de limon sableux gris ou de sable qui recouvre à peine le corps et les carcasses. Un crâne de bœuf posé contre un de ces tas de sable, semble clore les séquences de dépôt.

Le recouvrement total du corps humain et des animaux survient en deux étapes ; par un apport successif de limon sableux gris, suivi par des pierres et de la terre éboulées dans le conduit.

L'arrivée des animaux et celle du défunt dans le puits, parce que très rapprochées dans le temps, relie étroitement le traitement des bovins et celui



Figure 2 — Puits 6950. Niveau de dépôt d'un corps humain et de carcasses de bovins (orthophotographie : P. Huart, Inrap).

de l'humain. Il est fait l'hypothèse que ces dépôts résultent d'une même chaîne opératoire dont la finalité reste à comprendre.

Ces pratiques discordantes par rapport aux pratiques funéraires habituelles entre le II^e s. et le I^{er} s. avant J.-C. conduisent à s'interroger sur la vocation de ce dépôt et des pratiques qui peuvent amener à associer humain et bovins.

L'occupation d'Isles-sur-Suipe offre l'opportunité de documenter le corpus régional des sites de transition entre le second âge du Fer et le début de l'Antiquité, et plus particulièrement d'enrichir nos connaissances sur les questions de forme et fonction de l'habitat, mais aussi sur certaines pratiques funéraires « particulières ».

Le site du Clos Paul à Charleville-Mézières (Ardennes) : un atelier de métallurgie du laiton au cœur d'un habitat de la fin du III^e siècle de notre ère

Jérôme MARIAN (Conseil départemental des Ardennes, cellule départementale d'Archéologie) et Vincent LE QUELLEC (Conseil départemental de l'Aisne)

La fouille préventive d'un ensemble comprenant un habitat rural et un secteur artisanal du III^e siècle ap. J.-C. à Charleville-Mézières « Le Clos Paul » a été menée par la cellule d'archéologie du département des Ardennes sous la responsabilité de Jérôme Marian en 2010 et 2013, sur une surface de 1,5 ha.

Les vestiges se divisent en deux secteurs : un petit groupe d'habitations et, à l'ouest en haut du coteau, des vestiges exceptionnels d'un atelier de production de laiton (alliage de cuivre et de zinc; fig. 1).

L'habitat s'organise en cinq îlots dispersés d'ouest en est sur l'ensemble de l'emprise de la fouille. Chaque groupe concentre dans un rayon d'environ 40 m une à deux caves, des fosses dépotoirs et des bâtiments soit maçonnés soit en matériaux périssables. Un chemin creux traverse le site du nord-ouest au sud-est en

séparant, de fait, l'habitat de l'atelier.

Pour l'Antiquité, il s'agit du premier atelier spécialisé dans l'élaboration de cet alliage mis en évidence grâce aux indices recueillis sur le terrain et au travail des spécialistes ayant collaboré à son étude.

La mise au jour de nombreux creusets dans une cave/cellier lors de la fouille de 2010 ainsi que les résultats du diagnostic réalisé par M. Kasprzyk (Inrap), avec la mise en évidence d'un four et de nombreux creusets (Kasprzyk, 2007), ont permis l'intégration des problématiques de la paléoméallurgie lors de la fouille de la seconde tranche en 2013.

Les vestiges principaux de l'activité artisanale sont un four (Ft 219) et une fosse de rejet (Ft 218) toute proche (fig. 2).



Figure 2 — Vue depuis le sud-est de la fosse de travail Ft 218 et du four Ft 219 (cliché J. Marian, Conseil départemental des Ardennes).

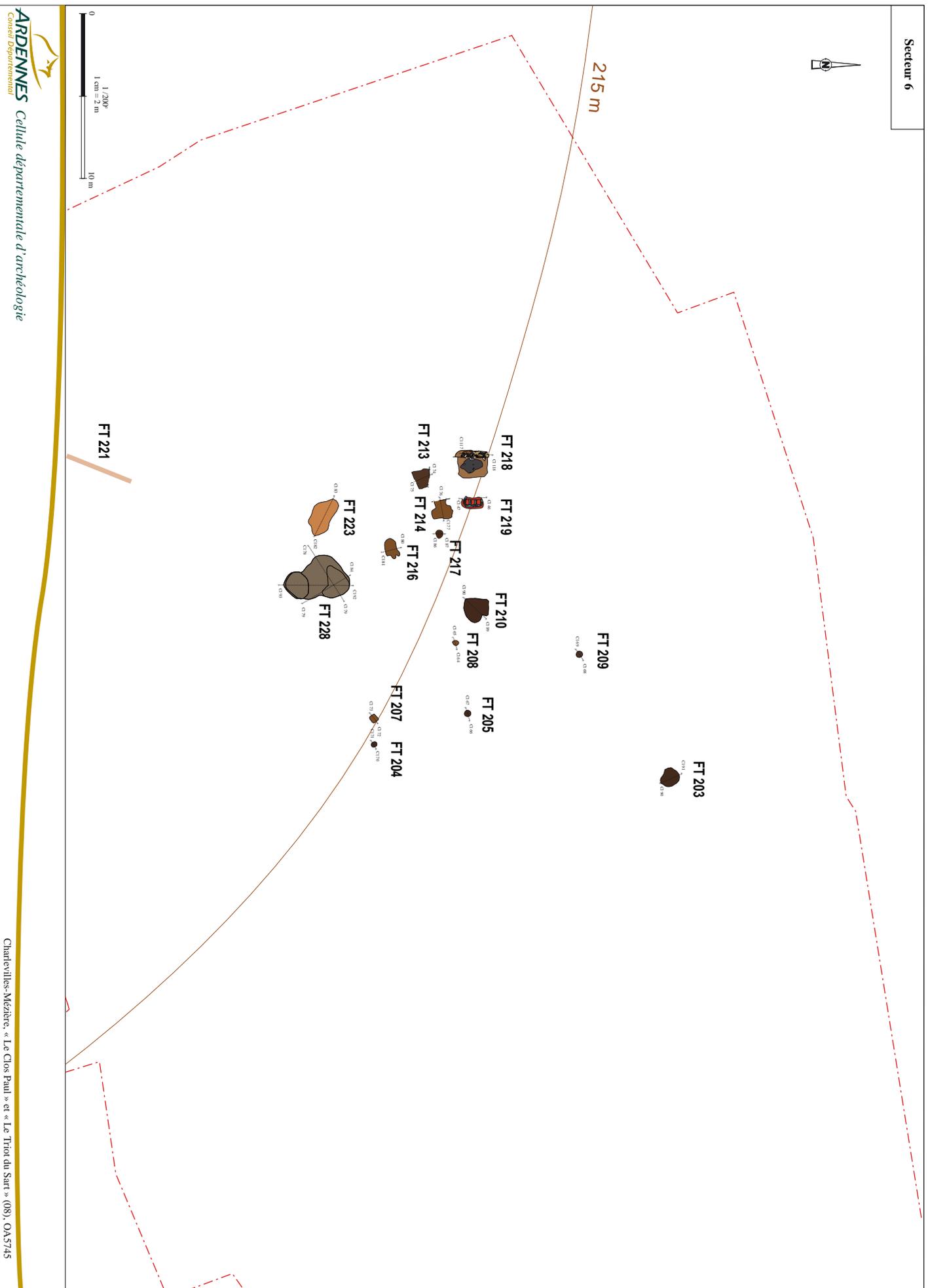


Figure 1 — Plan masse de l'atelier de métallurgie (DAO P. Gambier, Conseil départemental des Ardennes).

Le four, malgré les atteintes consécutives à un sondage mécanisé lors du diagnostic, était encore en assez bon état de conservation : en plan, l'espace de travail du four a grossièrement la forme d'un bouchon de champagne ; l'ensemble est probablement aménagé dans une fosse carrée de 1,40 m de côté creusée sur une profondeur de 0,40 m de profondeur dans le substrat limoneux.

Le lien entre le four et la fosse Ft218 n'est pas connu. Cette dernière a servi néanmoins de fosse-dépotoir. Des dizaines de kilos de tessons de creusets en sont issues ainsi qu'une quarantaine de fragments de moules de fausse-monnaie.

Etant donné la spécificité du site, un protocole particulier d'études a été mis en œuvre : prélèvement et tamisage de l'intégralité des sédiments de comblement des structures, recherche des traces de pollution des sols (GEGENAA [Groupe d'Etudes sur les Géomatériaux et environnements naturels, anthropiques et archéologiques] à Reims), analyses

des creusets, déchets métalliques et fragments de moules de fausse-monnaie (LAPA [Laboratoire Archéomatériaux et prévision de l'altération] du CEA de Saclay) et expérimentation. L'ensemble des indices recueillis permettent d'affirmer la présence d'un atelier de cémentation du laiton dans lequel s'est pratiquée de manière plus confidentielle une pratique marginale de faux-monnyage. Le gabarit (environ 4 litres) et le poids des restes des creusets sont des indices probants d'une production de laiton conséquente.

Cette découverte permet des avancées dans le domaine de l'histoire des techniques et nous interroge quant à l'intégration de ce genre d'atelier dans le réseau économique antique et dans le contexte régional.

Bibliographie

KASPRZYK M., 2007 — *Charleville-Mézières, « Le Clos Paul »/« Le Triot du Sart » (Ardennes). Rapport de diagnostic archéologique*, Inrap, Sra Grand Est, Châlons-en-Champagne.

Métallurgie en Ardenne. Bilan de deux années de prospection

Maxence PIETERS (Centre Ardennais de Recherche Archéologique)

Le programme de recherche « Métallurgie en Ardenne », initié en 2015, se consacre à l'inventaire des sites métallurgiques dans le massif ardennais et ses marges. Cet espace géographique correspond géologiquement au Massif primaire, à la Dépression péri-ardennaise et au Plateau du Dogger, laissant de côté le district métallurgique de l'Argonne, qui appartient à une autre entité géographique et géologique. Cette approche prospective vise à deux objectifs : combler un manque de données archéologiques et aborder une problématique difficile à traiter sans une vision à large échelle, celle de l'économie du métal : quelles sont les sources de matière première et comment circule-t-elle ? Le champ d'étude choisi est large, puisque tous les métaux sont pris en compte sur une large période, de la première métallurgie au XIX^e siècle.

Malgré la difficulté d'une telle entreprise, qui exige un investissement important sur le temps long, les résultats de ces deux premières années de prospection sont encourageants. Ils ont permis de compléter nos connaissances sur les zones prospectées et de mieux comprendre les logiques d'implantation, notamment des sites d'extraction.

Méthodologie

L'inventaire des sites métallurgiques s'appuie sur un croisement des sources : documentation historique, microtoponymie et prospection de terrain.

Plusieurs travaux de recherche à visée d'inventaire ont déjà été effectués. On peut citer plus particulièrement le travail de l'Inventaire des monuments historiques et celui de Léon Voisin sur le minerai de fer, recherche ayant abouti à la publication d'inventaires de sites à l'échelle du département. Malgré leur richesse, ces inventaires demeurent limités. Les données accumulées n'ont pas été systématiquement confrontées à la réalité du terrain et la localisation des sites est souvent approximative, rendant difficile le travail de cartographie et de vérification. En outre, cette documentation concerne pour l'essentiel les périodes les plus récentes : époque moderne, époque contemporaine et de manière plus ténue le Moyen Âge. Les sources historiques, notamment les cartes, sont également limitées. L'inventaire des toponymes effectué par Michel Tamine permet une plus large

approche chronologique, mais l'interprétation des toponymes est rarement univoque et un travail de vérification sur le terrain demeure indispensable.

Les prospections de terrain permettent de palier ces défauts. Pour chaque commune, les sites référencés, qu'ils soient physiques ou de simples toponymes, sont vérifiés et géolocalisés, ce qui permet de compléter les informations manquantes, voire de remettre en cause les données initiales. Ainsi, nous avons pu observer les vestiges de l'affinerie de « La Taille de la Forge » à Signy-le-Petit, signalée comme disparue par l'Inventaire. Les prospections rayonnent ensuite à partir de ces points d'ancrage. L'ensemble des données ainsi récoltées est enregistré dans une base de données, qui alimente un SIG développé sous QGIS. Il est ainsi possible de cartographier les sites en fonction de leurs caractéristiques et de leur datation.

Pour éviter la dispersion des moyens, la zone d'étude a été découpée en plusieurs espaces de travail, afin de concentrer les efforts de recherche et les rendre plus efficaces. Si l'étude documentaire prend en compte tout l'espace géographique défini en introduction, c'est la pointe de Givet qui fait actuellement l'objet du programme de prospection sur le terrain.

Métallurgie extractive

La métallurgie extractive est un sujet qui a donné lieu à plusieurs études menées avec une approche géologique. Le principal ouvrage ayant abordé le sujet dans le département est la publication de Léon Voisin consacrée au minerai de fer (Voisin, 1994). Cette synthèse souffre d'une approche géologique plus qu'archéologique, mais elle pose des bases solides et propose un inventaire des sites extractifs dans le département. Pour Léon Voisin, le massif ardennais ne constitue pas une réserve de minerai exploitable. La quasi totalité des sites recensés se concentre sur la dépression péri-ardennaise, le plateau du Dogger et l'Argonne. Les autres minerais ne sont pas abordés. Les résultats des prospections permettent de nuancer cette vision d'un massif dénué d'extraction minière. Un nombre importants de structures d'extraction, liées pour l'essentiel au minerai de fer, a pu être recensé dans la zone d'étude (fig. 1). Ainsi, sur la seule commune de Deville, 14 minières et une laverie ont été identifiées. Ces structures sont probablement



Figure 1 — Galerie de la mine de fer de Revin (ruisseau de la Pille) au niveau de l'embranchement d'une galerie latérale (Cliché M. Pieters).

liées à l'extraction du minerai de fer, comme le montrent les concrétions ferrugineuses sur l'une des minières, la source ferrugineuse alimentant en partie le ruisseau de Mairupt et le toponyme « Les Terres Rouges » où ont été localisées la majeure partie des minières. Plusieurs mines de fer ont également été identifiées, à Deville et Haybes. Ces sites se concentrent au niveau des coteaux. Les cours d'eau ayant incisé les plis du massif, des niveaux profonds sont mis à jour, inaccessibles depuis les zones de plateau. Jusqu'à présent, ces derniers n'ont livré qu'un site d'extraction : une mine de fer sur la commune de Foisches.

Les prospections ont également apporté des informations sur l'extraction d'autres minerais ou de matériaux associés à la métallurgie. Ainsi, deux mines de fluorite, minéral utilisée comme fondant, et une mine de plomb située sur la commune de Chooz ont pu être ajoutées à l'inventaire. Il est probable qu'avec l'avancement des travaux, d'autres minerais puissent être identifiés.

Outre la cartographie des sites d'extraction, les minerais identifiés, notamment la collection de référence de minerais de la *Société d'histoire naturelle des Ardennes*, font l'objet d'une campagne d'analyses chimiques réalisées par l'université de Reims sous la

direction de Gilles Fronteau, afin de constituer une base de donnée de référence permettant d'établir le profil chimique de chaque minerai, qui pourra être comparé ensuite à celui des scories de réduction.

Métallurgie d'élaboration

La recherche sur la seconde étape de la chaîne opératoire métallurgique a également bénéficié de travaux antérieurs. L'inventaire des monuments historiques sur les sites métallurgiques recense les sites de réduction indirecte, hauts fourneaux et affineries (Inventaire des monuments et richesses artistiques de la France 1988). La documentation archéologique est des plus réduites pour les périodes antérieures. Seuls deux sites de réduction du minerai de fer étaient recensés avant 2015 : « Le Crayat des Sarrazins » à Vireux-Wallerand (Lémant, 1993) et « Le Pré Sauvignon » à Murtin-et-Bogny (Rabasté, 2013).

Les prospections n'ont apporté que peu d'informations sur les sites de réduction.

Un seul site a été identifié, sur la commune de Monthermé, sur le cours du ruisseau du « Fond d'Arreux ». Les fonds de four identifiés sont caractéristiques des bas-fourneaux de type Saint-

Dizier, à scorie écoulee et piégée, ce qui désigne un site médiéval.

Les prélèvements de scories feront l'objet courant 2017 d'une campagne d'analyses chimiques réalisée par Sylvain Bauvais, ce qui devrait permettre de comparer les signatures chimiques des scories à celles des minerais et proposer une première carte mettant en relation sites d'extraction et de réduction.

Métallurgie de transformation

Cet aspect du programme de recherche est le plus complexe à aborder *via* le programme de prospection. La zone de recherche sur laquelle se sont concentrés les efforts jusqu'à présent est peu densément occupée, hormis au niveau des agglomérations actuelles. Les sites anciens sont donc inaccessibles, recouverts par les aménagements actuels. C'est le cas de la forge d'Alyse à Fumay. Identifiée grâce à une carte du XVIII^e siècle, elle est recouverte à l'heure actuelle par un remblai de plus de 2 m d'épaisseur.

Conclusion

Le programme de recherche « Métallurgie en Ardenne » est ambitieux et n'en est qu'à ses débuts. Néanmoins, les données accumulées permettent de renouveler nos connaissances, notamment concernant la métallurgie extractive. L'implantation des sites est

ainsi désormais bien comprise et permet d'envisager une plus grande efficacité des prospections à venir. Au vu de l'avancement des prospections, la campagne 2017 devrait être mise à profit pour réaliser un relevé topographique des sites répertoriés, afin de réaliser une première synthèse des formes d'extraction employées dans la zone d'étude, en fonction de caractéristiques géologiques et topographiques des sites.

Bibliographie

Inventaire des monuments et richesses artistiques de la France. La métallurgie du fer dans les Ardennes (XVI^e-XIX^e siècle). Cahiers de l'inventaire 11. Châlons-en-Champagne : Conservation régionale de l'inventaire Champagne-Ardenne, 1988.

LEMANT J.-P. 1993 — Les sites de Vireux à l'époque romaine. *In : L'archéologie ardennaise, Bulletin du CARA n°3.*

RABASTE Y., 2013 – *Murtin-et-Bogny (Ardennes, 08), Le Pré Sauvignon « A34 - Branche ouest de l'Y ardennais - Variante de l'Audry ».* Une petite installation de structures de combustion liées à la sidérurgie du Haut Moyen Âge. RFO, Inrap, Drac Sra Grand Est, Châlons-en-Champagne.

VOISIN L. 1994 — *L'extraction du minerai de fer dans les Ardennes.* Charleville-Mézières, Léon Voisin.

De la *villa* gallo-romaine au hameau carolingien : les enseignements de l'archéologie de Saint-Dizier « Les Crassées » (Haute-Marne)

Stéphanie DESBROSSE-DEGOBERTIERE (Inrap GEN, UMR 6273), Raphaël DUROST (Inrap GEN, UMR 6298)

La présence de vestiges archéologiques aux « Crassées » de Saint-Dizier est connue depuis le XIX^e s. Une fouille programmée leur est consacrée depuis 2011. Connus en grande partie grâce aux fouilles des salles balnéaires de la *villa* antique par Louis Lepage dans les années 1960, leur intérêt s'est accru depuis la découverte des tombes de chefs Francs en 2002 à 250 m de là. Les 900 m² explorés à ce jour ont l'avantage d'avoir un lien historique probable avec ces sépultures, ainsi qu'avec la plupart des vestiges révélés par l'archéologie préventive sur 30 hectares voisins. La fenêtre de compréhension de ce site est donc particulièrement large.

En 2011, le projet initial a pour premier objectif de comprendre si l'installation de deux générations de chefferie franque à cet endroit est due à l'existence d'un domaine foncier antérieur, celui de la *villa* gallo-romaine des « Crassées ». Le second objectif est d'étudier la nécropole supposée mérovingienne qui surplombe la villa quelques mètres plus en altitude. Deux chantiers furent donc ouverts, l'un sur la *villa* gallo-romaine dirigé par R. Durost, l'autre sur la nécropole mérovingienne dirigé par S. Desbrosse-Degobertière.

Après six campagnes, l'occupation de la *villa* gallo-romaine est attestée du II^e s. au milieu du IV^e s. Les bains fonctionnent toujours à cette date. Ils sont pourvus de deux salles chauffées avec piscine, et d'une piscine froide. Le reste des espaces explorés correspond à des salles aux fonctions domestiques impossibles à préciser, appartenant à deux bâtiments bien distincts et probablement successifs.

L'occupation des V^e et VI^e s. reste difficile à distinguer. Le mobilier céramique de cette période est bien présent, mais sous forme résiduelle dans des niveaux stratigraphiques postérieurs. Aucun aménagement ne peut lui être associé.

En ce qui concerne l'espace funéraire médiéval, la problématique a évolué dès les premières années de fouille. En effet, la nécropole mérovingienne a connu une durée d'occupation plus longue qu'initialement envisagée. Elle n'a pas été abandonnée durant le VII^e s. ou VIII^e s. au profit d'un cimetière paroissial, comme il est souvent d'usage, mais à la fin du XII^e s.

Cela implique qu'un lieu de culte soit installé afin de « christianiser » la nécropole et permettre de continuer à y inhumér. Or depuis la campagne 2016, l'emprise complète des fondations du dernier état de l'édifice de culte est distinctement apparue.

Par ailleurs, les occupations antérieures à cet édifice se sont densifiées et complexifiées. Ainsi le premier état de la chapelle intègre une tombe d'élite dans son aire. Découverte en 2015, cette nouvelle tombe affiche encore, malgré les nombreuses perturbations postérieures, tous les marqueurs de l'élite. En effet, l'inhumation s'est déroulée dans une chambre funéraire, cas rarissime en Champagne-Ardenne, accompagnée de vaisselle (bassin en bronze perlé) et d'armes réservées à l'aristocratie (angon et lance). De plus, cette tombe est à l'heure actuelle la plus ancienne du site, et s'est installée dans une des salles résidentielles de la *villa* romaine. Cette tombe est probablement le point de fixation de la future nécropole qui évoluera jusque sous la forme d'un cimetière paroissial.

À ce jour plus de 500 sépultures ont été fouillées, elles permettent de connaître un peu mieux l'évolution des pratiques funéraires au cours du Moyen Âge. La poursuite de ce programme dans les années à venir est tout d'abord destinée à permettre l'exploration intégrale de la surface ouverte, où l'agglomération des vestiges sépulcraux et bâtis est probablement la plus dense et la plus diachronique de la parcelle. En documenter l'intégralité permettra de disposer d'un échantillonnage chronologiquement représentatif de la nécropole et de la forme de son lieu de culte.

En revanche la compréhension des habitats de l'Antiquité tardive et mérovingien demande à ce que la fenêtre d'exploration soit étendue. Deux secteurs sont prioritaires : celui situé entre les deux secteurs bâtis antiques d'une part et celui entourant les salles balnéaires d'autre part.

L'objectif est donc de poursuivre les enquêtes historiques en cours afin de présenter un modèle exceptionnellement bien fourni de l'évolution d'un territoire rural durant les douze premiers siècles historiques, de la base de sa hiérarchie sociale jusqu'au sommet.



Figure 1 — Saint-Dizier «Les Crassées » (cliché E. Colin, Inrap).

Les résultats préliminaires de la fouille d'Esclavolles-Lurey (Marne)

Stéphanie DESBROSSE-DEGOBERTIERE (Inrap GEN, UMR 6273), Gwenaëlle CABILLE (Inrap GEN)

Au printemps 2016, les équipes de l'Inrap ont mené une fouille à Esclavolles-Lurey au lieu-dit « Chemin du Chardonneret » dans la Marne. Située à environ 68 kilomètres au sud-ouest de Châlons-en-Champagne (Marne), la fouille est localisée sur la première terrasse droite de la vallée de la Seine, qui coule à environ 1 km au sud. Le terrain d'emprise se trouve sur une pente orientée nord/sud à une altitude comprise entre 70 et 76,3 m N.G.F. Cette fouille d'une surface de 8 050 m² a permis la découverte de vestiges s'échelonnant du Paléolithique au haut Moyen Âge.

Ainsi, la première occupation du site se caractérise-t-elle par la présence de trois locus (amas de silex) contenus dans un paléosol lui-même piégé dans une dépression naturelle. Ils se rattachent probablement, sous réserve de l'étude à venir, au Paléolithique supérieur (Châtelperronien, 38 000 à 34 000 avant notre ère).

Par la suite, plusieurs milliers d'années après, les hommes se sont sédentarisés et un bâtiment d'habitation s'installe parallèlement à la pente. De rares tessons découverts dans une fosse latérale permettent de dater cet ensemble du Néolithique. Son plan et sa datation demanderont à être précisés lors de la phase d'étude.

Un axe de circulation orienté Est–Ouest traverse toute l'emprise de la fouille. Il est lui aussi établi parallèlement à la pente. Cet axe a connu plusieurs phases de modification, mais sa création semble remonter au moins à la période romaine. La présence d'une pièce de monnaie de cette période ainsi que de nombreux clous de chaussures antiques découverts dans les ornières vont dans ce sens.

Enfin, le cœur du site est occupé par une importante nécropole comptant plus de 170 individus. Celle-ci s'implante sur les niveaux les plus tardifs de la voie, suite à son abandon. Le profil biologique de ce groupe laisse envisager une nécropole à recrutement naturel avec la présence d'hommes, de femmes et d'enfants. La présence de ces derniers sur le site, sans être exceptionnelle, nous interroge. En effet, leur nombre important et leur regroupement laissent envisager une gestion particulière de cette nécropole. Ce type d'implantation ainsi que l'absence de mobilier nous amènent à émettre l'hypothèse d'une nécropole de datation carolingienne (VIII^e-IX^e s.).

L'intérêt de ce site réside d'une part dans le fait qu'il s'agit de l'une des plus grosses nécropoles de ce type fouillées en Champagne-Ardenne et d'autre part que celle-ci est perçue dans sa totalité, ce qui est rarement le cas en archéologie préventive.

Cela donne donc l'opportunité de pouvoir étudier l'intégralité de la population inhumée au sein de cet espace funéraire. Et, fait plutôt rare dans les nécropoles médiévales, le site d'Esclavolles-Lurey révèle la présence de nombreux jeunes enfants. Peu retrouvés dans les espaces funéraires, leur présence va permettre d'en savoir plus sur les pratiques funéraires entourant la mort des enfants ainsi que sur leur état sanitaire.



Figure 1 — Sépultures de la nécropole d'Esclavolles Lurey (cliché S. Paris, Inrap).

Le « Borrieswalde Lager », une ville éphémère en forêt d'Argonne

Yves DESFOSES (*Drac Grand Est, Sra*)

Si les photographies de villes détruites (Reims, Arras, Ypres) et de bassins industriels dévastés (bassin minier du Nord et du Pas-de-Calais) sont les images phares de la Grande Guerre, en réalité le premier conflit mondial s'est surtout attardé sur les immenses terres agricoles allant de la Mer du Nord aux Vosges. Bien évidemment « recolonisés » dans l'immédiat après-guerre par les populations rurales qui en avaient été chassées durant plus de quatre ans ; ces terrains, dans leur immense majorité et exception faite de quelques secteurs emblématiques (villages disparus du Camp de Suippes ou de Verdun), sont retournés très rapidement à leur état « originel ». Ces cicatrices profondes, mais si soigneusement gommées, n'en réapparaissent pas moins depuis une vingtaine d'années à l'occasion de la multiplication de travaux d'archéologie préventive en milieu rural.

Lors de ces investigations resurgissent les vestiges de cette « réappropriation » et de la « réorganisation » par les combattants de ces terroirs abandonnés aux événements. Insensiblement, les troupes de toutes nationalités vont finalement chercher à reproduire un mode de vie quotidienne au plus proche de celui qu'ils ont délaissé pour revêtir l'uniforme.

Majoritairement constitué de ruraux, le monde combattant va réutiliser puis recréer à proximité immédiatement du front des villages, initialement qualifiés de « nègres » côté français ou « Hüttenlager » côté allemand, pour souligner ce retour à la nature quelque peu forcé.

C'est finalement l'image de ce monde aujourd'hui disparu sous les labours ou les forêts que l'on se propose de revisiter par le biais des plus récentes fouilles réalisées dans ce domaine nouveau pour l'archéologie. Seront notamment présentées en détail les fouilles menées depuis 2009 sur le grand camp allemand de repos dit du « Borrieswalde », en forêt d'Argonne à Apremont (Ardennes).

On découvrira comment les combattants allemands ont su recréer sous le couvert forestier une véritable ville, avec ses maisons, ses bâtiments à usage collectif (douches, étuve, cuisines), ses voiries soigneusement entretenues, son tramway, mais aussi son cinéma, son hôpital et son cimetière.

Suffisamment placé en retrait de la ligne de front (8 km), le « Borrieswalde Lager » procure aux soldats en grand repos des conditions de vie presque idylliques, un retour vers la paix, de quelques trop courtes semaines, avant d'être replongés en enfer à seulement quelques kilomètres plus loin.

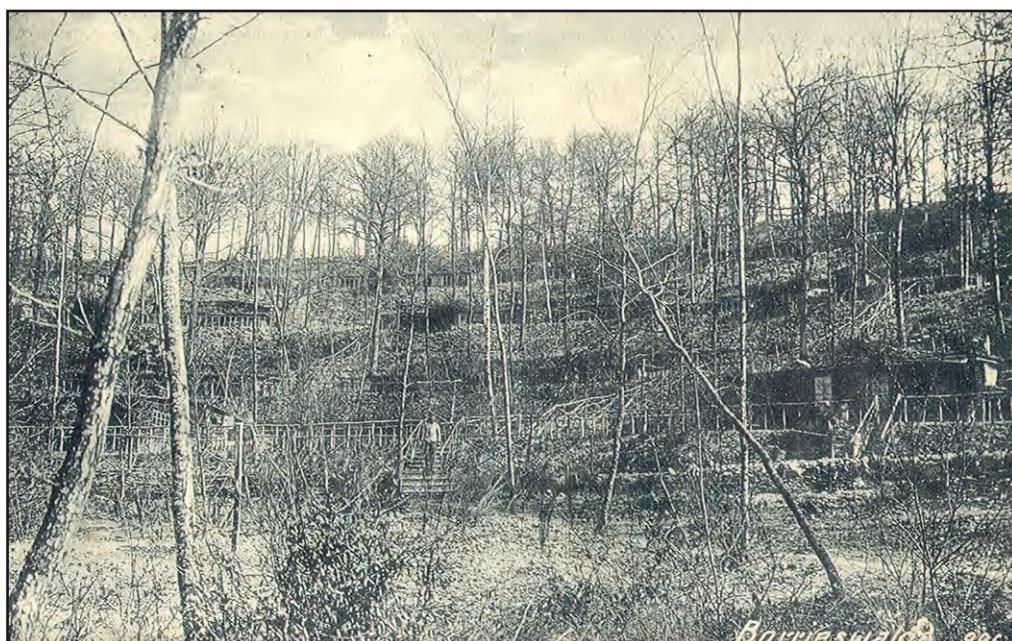


Figure 2 — Carte postale allemande montrant l'organisation générale sur 3 niveaux de baraquements du « Borrieswalde Lager » d'Apremont (fonds Werner Engele).

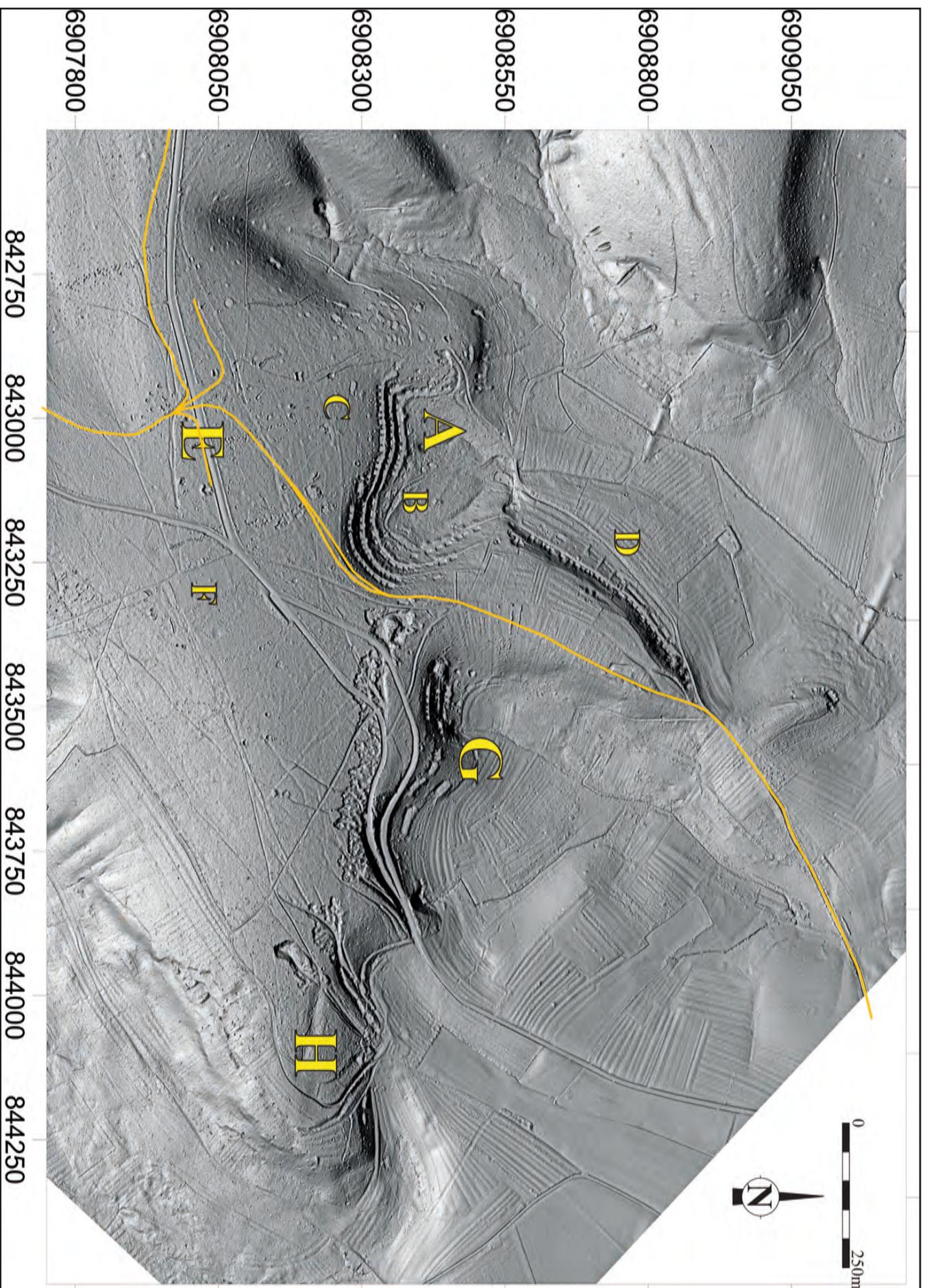


Figure 1 — Fig. 1 : Relevé Lidar (modèle numérique de terrain) et organisation générale du camp allemand dit du « Borrieswalde » (Apremont, Ardennes) : A, camp de repos pour un bataillon ; B, équipements collectifs (douches, étuves et latrines) ; C, mess des officiers ; D, écuries ; E, zone logistique et gare ; F, cimetière ; G, camp des services logistiques ; H, hôpital ; Trait jaune, chemin de fer à voie étroite (document MCC, DAO Y. Desfossés, Drac Grand Est, Stra).



Figure 3 — Série de moulages dentaires en plâtre retrouvés dans le dépotoir du dentiste opérant dans le camp du Borrieswalde (cliché Y. Desfossés, Drac Grand Est, Sra).



Figure 4 — Cartes postales sur écorce de bouleau, souhaitant une bonne fête « *Herzliche Glückwunch zum Namenstag* » et découvertes dans un des dépotoirs du camp du Borrieswalde (cliché G. Basset, Drac Grand Est, Sra).

Des prospections et sondages sur l'oppidum du Camp d'Attila à La Cheppe (Marne) de 2009 à 2016. Un premier bilan

Hervé BOCQUILLON (Inrap GEN) Marion SAUREL (Inrap GEN, Umr 8546 AOROC)

Depuis 2009, l'oppidum gaulois de La Cheppe « Camp d'Attila » (Marne) est l'objet d'une prospection-inventaire, qui permet peu à peu de dresser un bilan des connaissances et de la documentation et d'apporter de nouvelles données sur un site de référence pour la fin de l'âge du Fer. Cette prospection a également permis de définir un certain nombre de problématiques pour les deux campagnes de sondages archéologiques programmés financés par le Service régional de l'archéologie du Ministère de la culture et réalisés à l'intérieur de l'enceinte en août 2015 et août 2016 (Bocquillon, Saurel *et al.*, 2009 à 2015). Ces travaux de recherche ont pu être menés à bien grâce à l'accord des propriétaires et exploitants, messieurs Gilles et Thierry Gobeaux, Luc Bonnard et la municipalité de La Cheppe, et au soutien de l'association « *Autour du Camp d'Attila* ».

L'oppidum, occupant environ 30 ha, fortification incluse, est situé à l'ouest de la commune de La Cheppe. Il a été implanté au bord d'une rivière, la Noblette, affluent de la Vesle, qui prend sa source quelques kilomètres plus à l'est. Le cours d'eau et le rempart délimitent le site côté sud, alors que vers le nord, l'enceinte se présente comme une levée de terre doublée d'un profond fossé. Elle est complétée par une seconde levée encore perceptible vers l'est et l'ouest. Plus au nord, le terrain s'élève en pente douce.

Bref historique des recherches

Le site est amplement mentionné dans la littérature archéologique et notamment dans les études concernant les oppida de l'âge du Fer (entre autres Fichtl, 2000 et 2004).

À l'échelle régionale, des travaux plus approfondis lui ont également été consacrés. L'« Étude historique sur La Cheppe : le camp d'Attila et ses environs » rédigée vers le milieu du XIX^e s. par un instituteur, Pierre-Hilaire Létaudin, est une source incontournable d'informations sur l'histoire passée de l'oppidum jusqu'à l'époque où des fouilles furent réalisées sous l'égide de Napoléon III (Létaudin, 1869 ; Gérardin, 2010-2011). On perçoit la curiosité de l'auteur, son intérêt pour l'archéologie, mais également l'effet stimulant qu'eurent l'installation du camp militaire

de Châlons et la venue de l'Empereur.

Plus récemment, Michel Chossenot est intervenu régulièrement sur le site ; il a dressé un premier bilan dans le cadre de sa thèse « Recherches sur La Tène moyenne et finale en Champagne : étude des processus de changement » et rédigé un livret sur l'oppidum gaulois dans la série des Parcours du Patrimoine en s'appuyant sur des documents d'archives et en reprenant de nombreux points de discussion (Chossenot, 1997 et 2016).

Les prospections 2009-2014

La première phase de recherches a comporté un inventaire des nombreux documents et mentions concernant l'oppidum, dont la synthèse reste à dresser. Elle a parfois été l'occasion de revenir sur des mentions anciennes comme dans le cas du dit *casque de La Cheppe* dont la question a été revisitée par Jean-Jacques Charpy. Les documents concernent l'histoire ancienne comme l'histoire récente. Ainsi, des clichés de l'oppidum, datés de 1916 et conservés dans le fonds Raoul Berthelé aux archives de Toulouse, le montrent transformé en camp pour l'artillerie, avec quelques soldats occupant les lieux, des bâtiments et des munitions entassées notamment le long du rempart.

La prospection inventaire a porté en outre sur le mobilier anciennement trouvé et dispersé dans plusieurs collections. La collection de La Cheppe conservée dans les réserves de La Tène au Musée d'Archéologie Nationale (M.A.N.) à Saint-Germain-en-Laye et provenant pour l'essentiel des fouilles du XIX^e s. a été revue par Martin Schönfelder, qui a constitué une documentation graphique et photographique sur le mobilier et apporté des précisions concernant la localisation et les descriptifs avec interprétation dans les inventaires du musée. Pour exemple, un lot de « 12 pièces diverses de bronze » s'est avéré comporter un pousier de passoire de La Tène D et une extrémité d'un autre ustensile. En outre, le chercheur a repéré et étudié une série d'objets dans les collections du *Vorgeschichtliches Seminar de Marbourg* (Allemagne, Hesse). Ils proviennent de collections personnelles et de prospections effectuées lors de deux excursions universitaires sur le « Camp

d'Attila » en 1956 et 1961. Il s'agit pour l'essentiel de céramique, avec quelques rares pièces métalliques. Des objets sont par ailleurs dispersés dans de nombreuses collections ; il s'agit surtout de monnaies, mais également de fragments d'amphore et céramique. La pièce la plus particulière est une monnaie arabe du XVIII^e s., identifiée par Carine Juvin comme un bourbe de cuivre frappé à Tunis au nom du sultan ottoman Mustafa 3 (1757-1775). Découverte fortuitement, elle a été l'objet d'une proposition d'interprétation (Lambot et Bocquillon 2011).

Les prospections pédestres se répartissent entre prospections à l'œil et prospection au détecteur de métaux. En 2009 et 2010, des ramassages de surface ont été effectués. Ils ont concerné une petite surface à l'intérieur de l'enceinte (environ 1,5 ha). Un carroyage a été implanté pour permettre une analyse spatiale ; elle a porté pour l'essentiel sur la chronologie de la céramique, amphores incluses (2620 restes au total). La très grande majorité des individus, 81 % en NMI-bords et 90 % en nombre de restes, se rapportent à la fin de la période gauloise, jusqu'en limite de l'époque romaine. Les phases plus récentes représentées sont faiblement documentées. Le mobilier des périodes médiévales à modernes est un peu plus présent que les restes de l'époque antique, en quantité négligeable (à noter la présence de fragments de terre cuite architecturale qui appartiennent sans doute également pour l'essentiel aux périodes médiévales et postérieures).

La prospection au détecteur de métaux a été conduite depuis 2009 sur l'ensemble des parcelles à l'intérieur de l'enceinte avec plusieurs objectifs. Il s'agissait en premier lieu de lutter contre la perte d'information due à l'intervention systématique des pilleurs et d'apporter des données quant la nature et la répartition du mobilier métallique dans l'espace de l'oppidum en repérant entre autres les zones éventuellement perturbées lors de la Première Guerre mondiale. Ces perturbations ont notamment été perçues sur une bande d'une cinquantaine de mètres en périphérie nord ; elle a livré une concentration élevée de déchets militaires divers sans doute en rapport avec le conflit de 14-18. En outre, une concentration d'opercules de protection de pas de vis d'obus a été reconnue au sud de l'oppidum. D'après Yves Desfossés qui a procédé à l'identification, ces objets ont notamment été utilisés pendant la Première Guerre mondiale ; pour des raisons de sécurité, les obus et les fusées étaient transportés séparément et montés à l'arrière du front. On a ainsi affaire aux vestiges d'un point de montage peut-être à relier avec la présence du dépôt d'artillerie lors de ce conflit.

Les monnaies et autres éléments métalliques significatifs trouvés en prospection ont été relevés

précisément à l'aide d'un GPS et un S.I.G. a été réalisé, accompagné d'un inventaire détaillé. Les monnaies, au nombre de 409, étudiées par Aurélien Gadaut, ont permis de proposer un nouveau faciès monétaire à comparer avec les résultats de l'étude de la collection du M.A.N. et avec celui d'autres oppida (Delestrée, 1996). Si les fréquences des types monétaires issus des prospections diffèrent sensiblement de celles de la collection du musée, le lien établi par Louis-Pol Delestrée entre le faciès de l'oppidum de La Cheppe et celui de Saint-Thomas dans l'Aisne se trouve confirmé. Ce faciès suggère une occupation allant principalement de la fin du II^e s. avant notre ère jusqu'aux environs de la Guerre des Gaules.

Pour affiner l'approche cartographique du site, une opération de relevé topographique a été réalisée en 2010, puis prolongée les années suivantes ; elle a concerné la partie interne de l'enceinte et du rempart. Il reste beaucoup à faire pour traiter le site dans son ensemble, mais également pour resserrer la trame et proposer une vision micro-topographique plus favorable à sa compréhension.

Les sondages en 2015 et 2016

Le sondage 2015 a porté sur une surface de 100 m² à l'intérieur de l'enceinte, répartie en deux tranchées continues de 50 m. Le sondage 2016 a porté sur une zone de 600 m² au cœur de l'oppidum. L'objectif des sondages était en particulier d'estimer l'impact des interventions humaines postérieures à la fin de l'âge du Fer sur la conservation des vestiges, particulièrement depuis les fouilles de l'époque napoléonienne.

En 2015, deux zones en périphérie est et ouest ont ainsi été testées. La tranchée orientale a révélé pour l'essentiel une grande fosse d'extraction de graveluche de datation incertaine. La tranchée occidentale a livré de nombreux vestiges. De grandes fosses témoignent de l'enfouissement dans l'enceinte de matériel militaire à l'époque de la Grande Guerre. D'après l'étude d'Yves Desfossés, il s'agit pour l'essentiel de grenades de divers modèles utilisés en début de guerre (1914 et 1916) et l'importance quantitative des débris métalliques permet d'envisager que « cette fosse, peut-être destinée initialement au stockage de munitions a servi soit à pétarder un lot de grenades devenues obsolètes, soit contenait plusieurs lots de grenades de modèles différents, qui ont explosé de manière accidentelle ». S'il n'est pas exclu que nombre de creusements de ce type aient été réalisés dans l'enceinte, il est à noter que la tranchée a été réalisée dans la zone que l'on savait perturbée d'après les prospections au détecteur de métaux.

En dépit de ces perturbations, ce sondage occidental a également livré, outre du parcellaire, des vestiges de l'âge du Fer (un puits, quelques fosses, un trou de

poteau). L'étude du mobilier céramique oriente vers une datation assez tardive, dans La Tène D2, pour ce secteur périphérique. Les comparaisons peuvent être établies avec le faciès des sites rèmes.

Concernant la faune, Patrice Méniel souligne le bon état de conservation des restes osseux et les caractéristiques intéressantes des premiers ensembles recueillis : « La présence dans le puits d'un squelette de chienne et d'ensembles anatomiques, de bœuf, caprinés et cheval, résulte de dépôts primaires susceptibles d'éclairer des gestes et des pratiques relevant de divers usages des animaux. Enfin, la découverte, dans un fond de fosse, de têtes de porc fendues en deux associées à des tessons et des fragments d'amphores, laisse entrevoir des consommations particulières. ». On peut souligner la présence dans le cône d'effondrement du puits d'un bloc de craie portant des rouelles gravées (fragment de moule d'après le parallèle établi en 2016 avec les rouelles métalliques découvertes).

En 2016, la zone décapée a livré une grande quantité de vestiges et de données en cours de traitement. Les résultats ont été multiples. D'une part, l'impact de la Grande Guerre est apparu négligeable dans cette fenêtre au centre de l'*oppidum*. D'autre part, une partie des fouilles du XIX^e s. a pu être repérée et étudiée. Ainsi, de grandes structures excavées anciennement fouillées contenaient encore parfois du mobilier non perturbé dans les couches profondes. En outre, des fosses et trous de poteaux non touchés, ont été fouillés et ont fourni un mobilier abondant et spécifique de la fin de l'âge du Fer.

En perspective

L'étude du mobilier du sondage 2016 devrait permettre, en la combinant avec l'analyse des vestiges, d'éclairer des aspects ponctuels de l'organisation interne et des activités et pratiques à l'époque gauloise. Toutefois, en dépit de la diversité des informations, la surface abordée au sein de l'*oppidum* reste limitée et, pour approfondir la perception de l'ensemble du site avant la poursuite des recherches, des prospections géophysiques sont envisagées.

Bibliographie

BOCQUILLON H., SAUREL M., GADAUT A., SCHÖNFELDER M., DEBORDE J., 2009 — *L'oppidum de La Cheppe « Camp d'Attila » 51*. Rapport de prospection inventaire 2009, Châlons-en-Champagne, Sra Grand Est.

BOCQUILLON H., SAUREL M., GADAUT A., MÉNIEL P., CHARPY J.-J., DEBORDE J., JUVIN C., 2010 — *L'oppidum de de La Cheppe « Camp d'Attila » 51*. Rapport

de prospection inventaire 2010, Châlons-en-Champagne, Sra Grand Est.

BOCQUILLON H., SAUREL M., GADAUT A., 2012 — *L'oppidum de La Cheppe « Camp d'Attila » 51*. Rapport de prospection inventaire 2012, Châlons-en-Champagne, Sra Grand Est.

BOCQUILLON H., GADAUT A., SAUREL M., 2013 - *L'oppidum de La Cheppe « Camp d'Attila » 51*. Rapport de prospection inventaire 2013, Châlons-en-Champagne, Sra Grand Est.

BOCQUILLON H., SAUREL M., 2014 — *L'oppidum de La Cheppe « Camp d'Attila » (51)*. Rapport de prospection-Inventaire 2014, Châlons-en-Champagne, Sra Grand Est.

BOCQUILLON H., SAUREL M., MÉNIEL P et DESFOSSÉS Y., 2015 — *L'oppidum de La Cheppe « Camp d'Attila » (51)*. Rapport de prospection inventaire et sondages programmés 2015, Châlons-en-Champagne, Sra Grand Est.

CHOSSENOT M., 1997 — *Recherches sur La Tène moyenne et finale en Champagne : étude des processus de changement. Mémoires de la Société archéologique champenoise ; 12*, 1997. Reims, Société archéologique champenoise, 409 p., 1 carte, ill.

CHOSSENOT M., 2016 — *La Cheppe, un oppidum gaulois : le Camp d'Attila, Marne - Parcours du patrimoine*, Lyon : Lieux dits, DL 2016 (*Inventaire général du patrimoine culturel*, Grand Est).

DELESTRÉE L.-P., 1996 — *Monnayages et Peuples gaulois du nord-ouest*. Editions Errance et Claude Burgan-Maison Florange, Paris 1996.

FICHTL S., 2000 — *La ville celtique. Les oppida de 150 av. J.-C. à 15 apr. J.-C.* Paris, 2000, 190 p. [réédition 2005, 238 p.].

FICHTL S., 2004 — Des capitales de cités gauloises aux chefs-lieux de province : le cas de Reims-Durocortorum. In : RUIZ DE ARBULO J. dir. — *Les mutations de la fin de l'âge du Fer, Celtes et Gaulois l'Archéologie face à l'Histoire* Actes du colloque de Tarragone 12-14 décembre 2002, Tarragona, 2004, pp. 295-306.

GÉRARDIN M., 2010-2011 — *Napoléon III, l'archéologie et la Marne : Mise en place et apogée de l'archéologie marnaise au XIX^e siècle*. Mémoire de Master, sous la direction de J.-O. Boudon, Université Paris Sorbonne, Paris IV.

LAMBOT B., BOCQUILLON H., 2011— César, Napoléon III, deux monnaies, toute une histoire. *Bulletin de la Société Archéologique Champenoise* t.104-2011, pp. 101-108.

LÉTAUDIN P.-H., 1869 — *Étude historique sur La Cheppe : le camp d'Attila et ses environs*. Châlons-sur-Marne, J.-L. Le Roy imprimeur-libraire, 1869, 137 p.

Les sépultures collectives néolithiques de Champagne : un état de la question

Gautier Basset (Drac Grand Est, Sra)

Le propos développé ici, état d'un travail de recherche en cours, porte sur les sépultures collectives néolithiques telles que définies par J. Leclerc et J. Tarrête (Leclerc et Tarrête, 1988), c'est-à-dire des monuments dans lesquels plusieurs corps ont été déposés successivement, au fur et à mesure des décès. Dans cette présentation, il sera question de la variabilité architecturale des monuments. La question des gestes funéraires ou l'étude des vestiges anthropiques ne seront pas abordées ici.

Le cadre

Ce travail s'appuie sur un corpus de 141 sépultures collectives champenoises pour lesquelles la documentation est disponible sous forme de rapports (parfois succincts), de documentation de fouille, de publications, de plans, de descriptions, de notes, etc. La documentation disponible est abondante, mais de qualité très inégale. Après une première phase de recensement des « monuments celtiques », au XIX^e siècle, les travaux de J. de Baye sur les hypogées, dès 1870, marquent une première phase de développement de la recherche sur les sépultures collectives de Champagne. Par la suite, de nombreuses découvertes perpétuent cette tradition régionale dans la première moitié du XX^e siècle avec des acteurs essentiellement locaux tels que E. Schmit, P.-M. Favret, A. Roland, P. Hu, A. Brisson, A. Loppin *etc.* La fouille et l'étude de l'hypogée du Mesnil-sur-Oger (Marne) « Les Mournouards 2 » par A. Leroi-Gourhan en 1960 (Leroi-Gourhan, 1962) est un tournant décisif, tant sur les méthodes de fouille d'une sépulture collective, que sur l'exploitation scientifique des données. Dans la deuxième moitié du XX^e siècle, le rythme des découvertes est moins soutenu. Enfin, depuis 1995, la montée en puissance de l'archéologie préventive permet un renouvellement des données (Bonnabel *et al.*, 2015).

L'échantillon étudié

L'usage des catégories architecturales est ici volontairement restreint à quatre types : les hypogées, les allées couvertes (ou allées sépulcrales), les dolmens simples et les cavités naturelles/abris sous roche. Le score de chaque catégorie montre

que la distribution du corpus n'est pas homogène. Les hypogées dominent les autres catégories et, à l'inverse, les cavités naturelles/abris sous roche ne sont représentées que par un seul monument avéré. Ces résultats décrivent, en partie, un état de la recherche. Les hypogées ont été activement recherchés par les archéologues, alors que la recherche et l'exploration archéologique des cavités naturelles dans le massif de l'Ardenne ou en Haute-Marne ont bénéficié d'un engouement moindre. La découverte et la fouille de la grotte du « Nichet 2 » à Fromelennes (Ardennes) de 1996 à 1997 par Cl. Masset et J.-G. Rozoy (Masset et Rozoy, 1997) attestent que des structures funéraires ont pu passer inaperçues. De plus, les découvertes belges dans la vallée de la Meuse indiquent que cette catégorie n'est pas anecdotique.

Sur 141 sépultures collectives, les longueurs et largeurs des chambres funéraires de 98 monuments ont pu être mesurées. La distribution des dimensions étudiées n'est pas régulière. Une classification ascendante hiérarchique (CAH) associée à une analyse factorielle ont été appliquées. Elles permettent de discriminer 3 ensembles : petite chambre funéraire (essentiellement les dolmens simples), moyenne (essentiellement les hypogées) et grande (essentiellement les grands hypogées et allées sépulcrales). Dans tous les cas, les chambres funéraires champenoises ne dépassent pas 8 m de long.

La reprise de la documentation permet de réaliser des observations sur les couloirs et les chambres funéraires des hypogées. Il apparaît que pour ce corpus la longueur du couloir d'accès représente souvent près de la moitié de la longueur totale de la sépulture (fig. 1). De même, des observations « récentes » soulignent que les axes longitudinaux de la chambre et du couloir d'accès sont différents. Malheureusement, les couloirs n'ont pas tous été recherchés ni fouillés. Dans la chambre de l'hypogée du Mesnil-sur-Oger (Marne) « Les Mournouards 2 », A. Blin observe, dans la gestion de l'espace funéraire, un partitionnement entre des espaces d'inhumation et un espace de circulation et leur évolution (Blin, 2012).

Une segmentation des chambres funéraires en plusieurs espaces est parfois marquée par différents

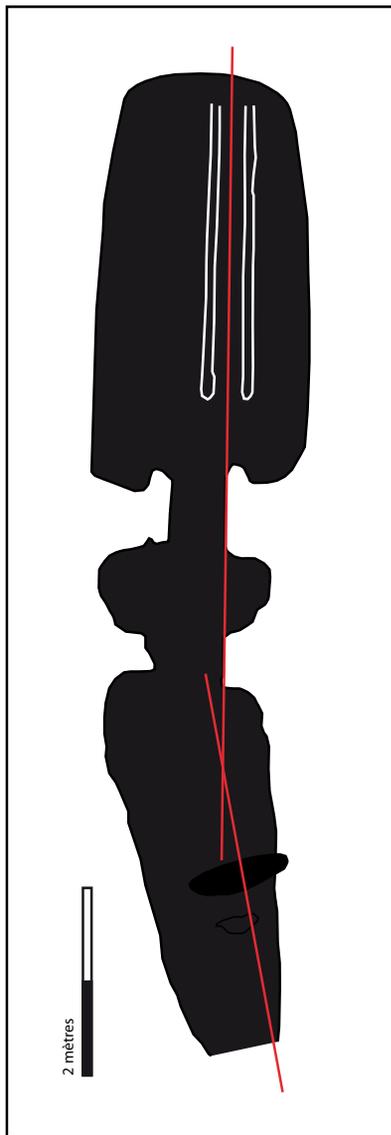


Figure 1 — Loisy-en-Brie (Marne) « Les Gouttes d'Or » ; En rouge les axes longitudinaux restitués du couloir d'accès et de la chambre ; en blanc, nervures modelées sur le sol en craie de la chambre (d'après B. Chertier, 1994, fig.3 p. 26, DAO G. Basset, DRAC Grand Est, Sra).

dispositifs architecturaux dont des aménagements au sol en reliefs (fig. 1).

Enfin, ce travail permet d'interroger des plans d'hypogées ou de relire le plan de la nécropole de Coizard-Joches « Le Razet » (Marne).

Chronologie

Les datations sont essentiellement réalisées à partir du mobilier retrouvé dans les sépultures collectives (Salanova *et al.*, 2011). Les ré-interventions successives des fossoyeurs, qui modifient l'organisation de l'espace sépulcral, et les méthodes des fouilles anciennes compliquent l'exercice. Le calage chronologique des monuments explorés autrefois reste au niveau de l'attribution à une période. Les datations radiocarbone disponibles ouvrent de nouvelles perspectives (cf.

datations hautes de certains monuments), mais elles sont confrontées aux mêmes contraintes. De plus, les sites datés par radiocarbone sont essentiellement localisés dans l'Aube et la Marne. En outre, un des objectifs de la recherche, dater les étapes de l'histoire d'une sépulture collective depuis sa fondation jusqu'à sa condamnation, reste un exercice complexe.

Sépulture collective, paysage et territoire

Le corpus disponible permet de documenter les abords de quelques sépultures collectives. Cet échantillon ne livre pas de traces d'occupation non funéraire contemporaines (Frignicourt « Sous la Ballastière », Chertier, 1972-1979 ; Plichancourt « Les Monts », fouille F. Dugois, 1993-1994 ; Ramerupt « Cour première », Thiol 2015 ...). Le paysage est strictement funéraire, sous la forme de nécropoles ou de sépultures apparemment isolées. En élargissant le périmètre d'étude, la mosaïque des opérations préventives permet de pointer des rapprochements entre des sépultures collectives et des indices d'occupations néolithiques contemporaines comme à Buchères « Parc Logistique de l'Aube » (Riquier *et al.*, 2015) ou, de façon plus lacunaire, comme pour Loisy-sur-Marne « Les Fosses » (Collas, 2013), « La Chevrue » (Schmit, 1929) ou Sommesous « Le Pisseux » (Spies, 2013) et « La Motte des Vignes ».

Enfin, les sépultures collectives marquent le paysage et semblent avoir joué un rôle dans l'implantation de structures funéraires postérieures, à l'exemple de certaines nécropoles de la fin de l'âge du Bronze (par exemple, Frignicourt « Sous la Ballastière », Chertier, 1972-1979 [fig. 2] ; Loisy-sur-Marne « Le Grand Champ », Truc, 2013 ; Aulnay-aux-Planches « Le Chemin des Bretons », fouille A. Brisson et A. Loppin, 1936).

Bibliographie

BLIN A., 2012 — Une nouvelle analyse de l'hypogée néolithique des Mournouards II au Mesnil-sur-Oger (Marne). *Revue archéologique de l'Est*, t 6, 2012, pp. 35-54,

BONNABELL., BASSET G., DESBROSSE-DEGOBERTIERE S., LAURELUT C., NASRI R., PARESIS C., THIOL S., VAUQUELIN E., 2015 — Archéologie préventive et sépultures collectives : le renouvellement des données champenoises. In LAURELUT C. et VANMOERKERKE J. dir, *Occupations et exploitations néolithiques, et si on parlait des plateaux... Bulletin de la Société archéologique Champenoise*, t.107 -2014- n°4, 2015, pp. 407-421,.

COLLAS R, 2013 — *Loisy-sur-Marne (51), Zac de la Haute-Voie, Zone 1, « Les Fosses »*. Rapport de fouille 2011. Eveh. Sra Grand Est, Châlons-en-Champagne.

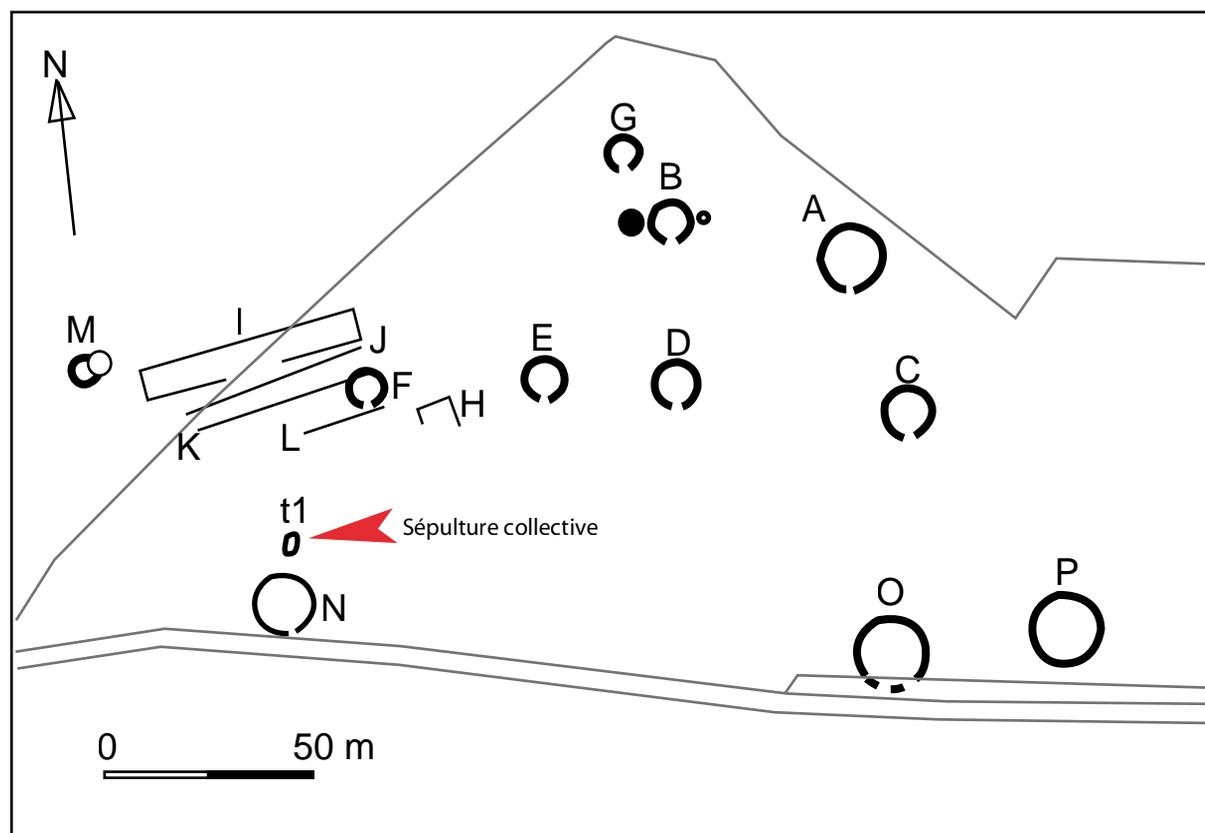


Figure 2 — Frignicourt (Marne) « Sous la Ballastière » (d'après Chertier 1972-1979 ; DAO G. Basset, DRAC Grand Est, Sra).

CHERTIER B. 1972 à 1979 — *Frignicourt (51), « Sous la Ballastière, L'Orconté, Les Courbes »*. Rapports de sauvetage programmé 1972, 73, 74, 78 et 79. Sra Grand Est, Châlons-en-Champagne.

CHERTIER B., BOUTTIER-NICOLARDOT C., NICOLLARDOT J., 1994 — L'hypogée néolithique de Loisy-en-Brie (Marne), lieu-dit « Les Gouttes d'Or ». *Préhistoire et protohistoire en Champagne-Ardenne*, t.18, 1994, pp. 23-53.

LECLERC J. et TARRETE J., 1988 — Art. « Sépulture ». In LEROI-GOURHAN A. dir., *Dictionnaire de la Préhistoire*. Paris, P.U.F (éd. 1997), pp. 539-540 et 1002-1003.

LEROI-GOURHAN A., BAILLOUD G et BREZILLON M., 1962 — *L'hypogée II des Mournouards (Mesnil-sur-Oger)*. *Gallia Préhistoire*, t. 5, 1962, pp. 23-133.

MASSET Cl. et ROZOY J.-G., 1997 — *Une « grotte mosane » près de Givet : Nichet-2 à Fromelennes (Ardennes, France)*. *Note préliminaire*. Cinquième Journée d'Archéologie Namuroise pp. 53-59.

RIQUIER V., PARESYS C. et MEUNIER K., 2015 — Buchères Parc Logistique de l'Aube : nouvelles données sur l'occupation du sol du Néolithique ancien au Néolithique final. In LAURELUT C. et VANMOERKERKE J. dir., *Occupations et exploitations néolithiques, et si on parlait des plateaux...* *Bulletin de la Société archéologique Champenoise*, t.107-2014, n°4, 2015, pp. 169-188.

SALANOVA L., BRUNET P., COTTIAUX R., HAMON T., LANGRY-FRANÇOIS F., MARTINEAU R., POLLONI A., RENARD C., SOHN M. 2011 — Du Néolithique récent à l'âge du Bronze dans le centre nord de la France : les étapes de l'évolution chrono-culturelle. In BOSTYN F., MARTIAL E. et PRAUD I. dir., *Le néolithique du Nord de la France dans son contexte européen*. *Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 28, 2011 pp. 77-100.

SCHMIT E., 1929 — *Répertoire abrégé de l'archéologie du département de la Marne. Des temps préhistoriques à l'an mille*. *Mémoires de la société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts de la Marne* t.22, 1929, pp. : 99-301

SPIES F., 2013 — *Sommesous (51), « Le Pisseux »*. *Rapport de diagnostic*. Inrap. Sra Grand Est, Châlons-en-Champagne.

THIOL S. 2015 — *Ramerupt (10) « Cour Première »*. *Occupations néolithiques, enclos funéraires protohistoriques et nécropole tardo-antique*. *Rapport de fouille 2012*. Inrap. Sra Grand Est, Châlons-en-Champagne.

TRUC M.-C., 2013 — *Loisy-sur-Marne (51), « Le Grand Champ »*. *Rapport de fouille 2006*. Inrap. Sra Grand Est, Châlons-en-Champagne.

Approche critique de la chronologie radiocarbone des inhumés en silo

Jan VANMOERKERKE (*Drac Grand Est, Sra*)

Les inhumés en silo, toutes époques confondues, ont toujours intrigué les chercheurs. En Champagne, depuis un demi-siècle, c'est un sujet qui taraude tous les spécialistes de l'âge du Fer qui n'ont cessé de lancer de nouvelles hypothèses quant à leur signification. Dans cette présentation, nous ne pouvons revenir sur tous les arguments de ce débat, fondamental pour la compréhension des sociétés de l'âge du Fer, mais qui dépasserait trop le cadre de cette journée archéologique.

Nous avons choisi un nouvel angle d'approche, qui est encore sous-exploité, celui de la chronologie absolue, notamment radiocarbone. Jusqu'à la fin du vingtième siècle, la chronologie proposée, et trop rapidement considérée comme acquise, était fondée sur des arguments très indirects qui sont aujourd'hui dépassés. En effet, le lien entre les inhumés et les éléments de datation proposés sont pour le moins discutables. Le rare mobilier dans ces silos ne provient pas des mêmes couches et assez souvent, la datation est déduite de silos proches, voire de datations générales considérées comme acquises pour les (batteries de) silos, « typiques » du début du second âge du Fer. Il ne s'agit pas d'une remise en cause complète de cette datation générale mais d'un constat d'absence ou d'extrême rareté de mobilier datant, dont l'association avec l'inhumé est véritablement acquise.

Ainsi, à la fin du vingtième siècle, la décision a été prise de soumettre ces inhumés à des datations radiocarbones afin de confirmer, ou d'infirmer, les datations typo-chronologiques supposées, mais aussi pour tenter d'affiner ces chronologies. Mais cela n'était pas la seule raison. En effet, depuis la mise en place des nouveaux dispositifs de l'archéologie préventive et ses grands décapages, les silos sont non seulement devenus extrêmement courants mais on s'est également rendu compte que l'association entre les silos et les habitats, voire avec les nécropoles, n'était pas évidente, voire douteuse. Pour faire court, la proximité d'un ou plusieurs silos avec d'autres vestiges n'était plus un argument de synchronie, sauf

dans quelques rares cas où une organisation était évidente.

Parallèlement, l'augmentation des surfaces décapées et la mécanisation des fouilles, permettant de fouiller entièrement tous les silos, ont multiplié les découvertes d'inhumés en silo. De plus, des différences infra-régionales sont devenues de plus en plus claires ; la Marne avait cessé d'être le centre du phénomène et apparaît aujourd'hui comme une zone où le phénomène est relativement peu courant.

Les datations radiocarbones ont ainsi pu être multipliées, et combinées avec quelques observations stratigraphiques ainsi que quelques rares associations assurées. Ces données permettent aujourd'hui de reprendre la discussion sur la chronologie, avec un double objectif : situer bien évidemment le phénomène des inhumés en silo dans le temps mais surtout essayer d'appréhender dans quelle mesure on peut parler d'un phénomène de « masse », concentré (pour l'essentiel) sur une phase assez courte.

C'est pour cela qu'il convient de traiter les dates d'une façon différente, dans leur globalité, en dépassant la vision simpliste des datations radiocarbones et leurs marges d'erreur. En effet, contrairement à ce qui est souvent dit, ou sous-entendu, les marges d'erreur données pour les datations radiocarbones sont les erreurs propres aux limites de la méthode physique et de ses appareils, mais ne prennent pas en compte tous les autres types d'erreurs, dont la liste s'allonge tous les ans (tout en se précisant). Cela inclut toutes sortes d'effets dont il ne convient pas de discuter ici : différences entre laboratoires, différences entre matières et notamment les effets particuliers (dit « effet poisson ») : âge de l'échantillon, les préparations particulières (notamment pour l'os, qui ont une incidence sur la mesure), les variations annuelles, l'imperfection, certes en diminution, de la calibration, les erreurs humaines dans la manipulation par les archéologues et/ou les physiciens (5 % par manipulation n'est pas « honteux », mais réaliste).

Le cumul de ces erreurs ne fait pas qu'accroître la marge, elle augmente aussi le nombre de datations hors marge d'erreur. Il faut donc, au minimum, doubler la marge d'erreur et le nombre de datations hors marge d'erreur.

Une telle approche rend donc l'interprétation statistique des datations très complexe et surtout dépendante de la marge d'erreur qu'on considère comme raisonnable et qui est, rappelons-le, forcément beaucoup plus élevée que la marge donnée par le laboratoire.

Le grand paradoxe de la datation radiocarbone (en série), rarement explicité, est que l'estimation « large » des erreurs raccourcit la durée de ce que l'on date. En effet, en prenant deux exemples extrêmes et simplifiés, on peut facilement illustrer ce paradoxe. Ainsi, en supposant que le phénomène n'a existé que pendant un an et en utilisant une marge « physique » de 30 ans, les datations devraient se concentrer, à 95 % sur une période de 60 ans. Or, en étant très critique sur cette marge physique et en l'augmentant à 100 ans, les mêmes dates devraient s'étaler, à 80 % sur deux siècles.

Si l'on suppose que le phénomène a duré deux cents ans, entre 400 et 200 avant notre ère, les dates devraient s'étaler beaucoup plus, dans les deux cas de figure, avec des marges « physiques » et des marges « totales ».

En discutant les séries de dates de cette façon, deux conclusions importantes peuvent d'ores et déjà être tirées de ces mesures.

D'une part, cette approche permet effectivement d'appréhender ce phénomène des inhumés en silo, même si le nombre de dates, à ce jour, reste encore un peu restreint ; mais au rythme de l'avancée actuelle des découvertes, on devrait arriver à un échantillon exploitable dans les prochaines années.

La deuxième conclusion est bien celle d'un phénomène-masse, concentré sur une courte durée, même si l'inhumation (exceptionnelle) en silo existe depuis le Néolithique. La durée plus ou moins courte du phénomène dépend bien évidemment aussi des marges d'erreur que l'on attribue à ces mesures. Notre position étant très critique par rapport à ces dates (marges hautes), la durée du phénomène nous apparaît bien entendu très courte.